

LES ROMANS ANTIQUES

Parmi les textes de la littérature gréco-latine antique, on donne depuis le 19^e siècle le nom de « romans » à un petit nombre d'œuvres en prose, dont la plus ancienne est de la fin du 1^{er} s. de notre ère, et la plus récente peut-être du 4^e s.

Contrairement aux genres traditionnels plus ou moins clairement identifiés (épopée, théâtre, élégie, histoire, philosophie...) le roman n'a pas été théorisé par les Anciens ; mais il reprend à tous ces genres, sous la forme d'un récit long de fiction en prose, différents thèmes et motifs traditionnels.

Si on n'a pas d'indication sur le succès de ces œuvres à leur époque, elles sont à l'origine d'une longue lignée : d'abord à Byzance, puis, à partir sans doute des traductions d'Amyot au 16^e siècle, en Europe occidentale avec le roman pastoral, le roman picaresque et d'aventures, le roman d'amour, le roman biographique et historique ainsi que le roman fantastique et merveilleux.

1. le roman latin

Le latin est essentiellement représenté par deux œuvres :

- le *Satiricon* de Pétrone date de la fin du 1^{er} siècle. Ne nous a été conservée qu'une série de fragments dont le fil se devine toutefois sans peine : il s'agit du récit inachevé, à la première personne, des aventures d'un personnage de naissance noble, Encolpe, qui court l'Italie du sud avec des compagnons plus ou moins recommandables.
- les *Métamorphoses ou l'Âne d'or* est un roman en onze livres écrit par Apulée au milieu du 2^e siècle, dont l'action est située en Grèce. L'auteur, né en Afrique du nord vers 125, est un avocat et un rhéteur. L'œuvre présente les aventures de Lucius : transformé en âne puis redevenu homme, il se consacre finalement au culte de la déesse égyptienne Isis.

2. le roman grec

On peut regrouper sous ce nom un corpus de cinq histoires d'amour et d'aventures, à peu près entièrement conservées, mais dont les auteurs ne sont que des noms.

- le plus ancien paraît être *Chéréas et Callirhoé* de Chariton, datable du 1^{er} s. de notre ère, et dont l'intrigue commence à Syracuse au 4^e s. av. J.-C. Les deux héros se marient au début du texte, sont séparés par toutes sortes d'obstacles, puis se retrouvent heureusement à la fin.
- au milieu du 2^e s. *Les Éphésiaques* attribués à un certain Xénophon d'Éphèse accumulent les aventures et les dangers pour un jeune couple, avant l'heureuse fin.
- à la même époque Achille Tatius écrit *Leucippe et Clitophon*, aventures de deux personnages amoureux depuis le début et mariés à la fin.
- au 3^e s. appartiennent sans doute les *Éthiopiennes* d'Héliodore, que Racine dit-on connaissait par cœur dans la traduction d'Amyot. Le schéma classique des aventures de deux amants est renouvelé par la complexité de la structure et la qualité des digressions et des épisodes secondaires.
- à part de cette série se classe *Daphnis et Chloé*, qui crée la catégorie du roman bucolique et pastoral. L'auteur Longus aurait vécu à la fin du 2^e s. Ses personnages sont des bergers confrontés à la découverte du sentiment amoureux au milieu de la nature, jusqu'à leur mariage.

On a conservé également plusieurs fragments et quelques œuvres particulières, parmi lesquelles :

- en grec, un roman ouvertement parodique, les *Histoires vraies* de Lucien (2^e s.), où le narrateur raconte un voyage sur l'Océan puis sur la Lune, et sa rencontre avec toutes sortes d'hommes, d'animaux et d'êtres hybrides
- dans la même veine fantastique, *Merveilles d'au-delà de Thulé*, d'Antonius Diogénès (2^e s.)
- la *Vie d'Apollonius de Tyane*, de Philostrate (3^e s.) est la biographie très romancée d'un personnage de saint homme pythagoricien qui vécut réellement à la fin du 1^{er} s.
- et en latin, le *Roman d'Alexandre* (3^e s.), qui mêle sans distinction le réel et le merveilleux autour de la figure du conquérant.

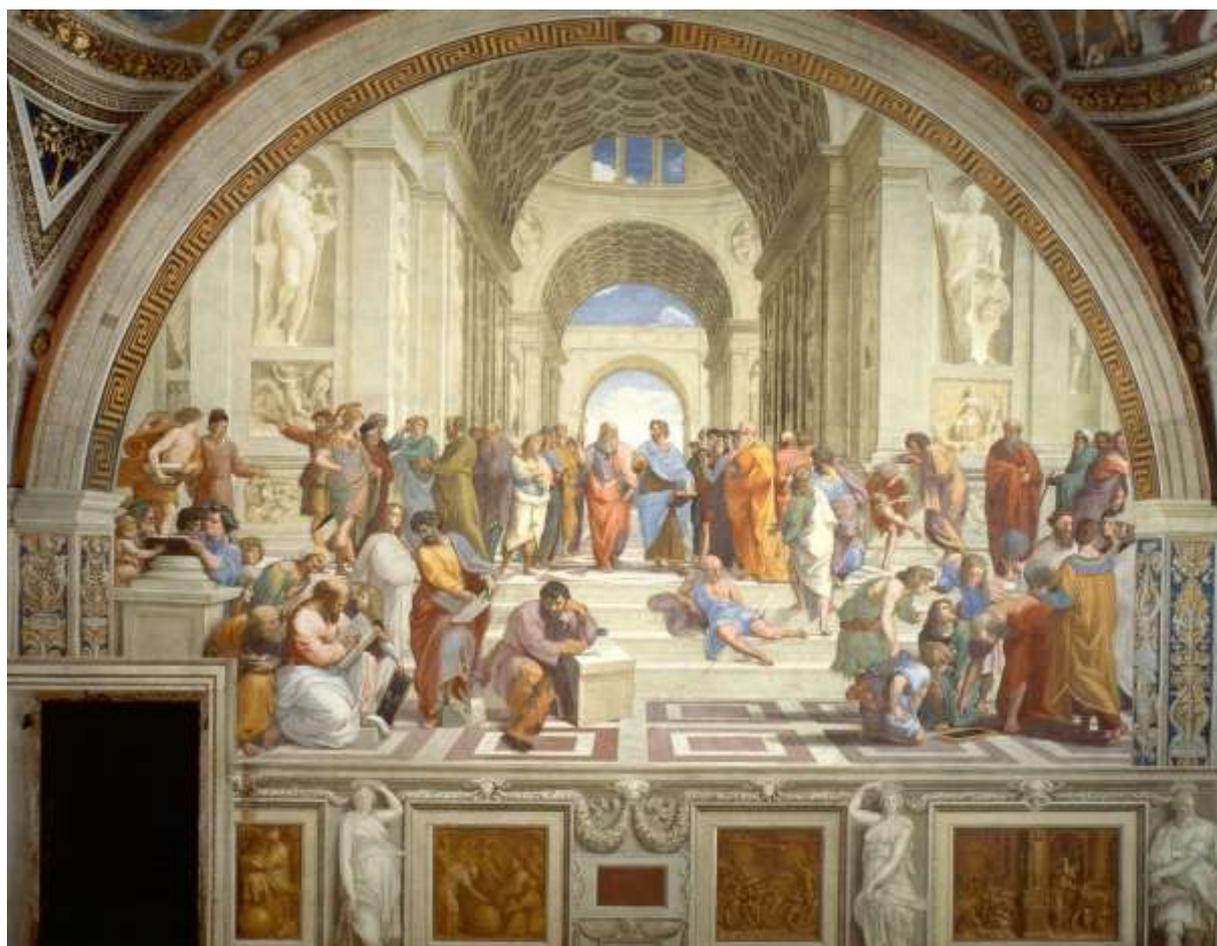
Compléments et développements :

Sitographie :

- les textes et traductions des romans sont disponibles sur le site de l'université de Louvain, aux rubriques [Itinera](#) pour le latin et [Hodoi](#) pour le grec.
- sur wikipedia, article « [roman grec](#) » et les différents articles spécifiques
- article en ligne : [aperçu et esquisse](#) sur le roman grec
- éléments pédagogiques sur une page d'[eduscol](#)

Bibliographie :

- *Dictionnaire de l'antiquité*, coll. Bouquins, Paris 2007.
- *Histoire de la littérature grecque* (PUF, 1997), p. 501-527 + 693-696.
- *Romans Grecs et Latins*, éd. P. Grimal, Gallimard collection Pléiade, 1973.
- Françoise Létoublon, *Les lieux communs du roman – Stéréotypes grecs d'aventure et d'amour*, Brill 1993 : une synthèse détaillée, précise et riche sur le roman grec et son héritage.
- sous forme imprimée, la plupart des œuvres ne sont accessibles que dans des éditions savantes (éd. des [Belles-Lettres](#)), à l'exception des deux romans latins et de Lucien et Longus pour le grec, disponibles en éditions de poche.



Raphaël, *L'École d'Athènes*, 1510. Image [wikipedia](#).

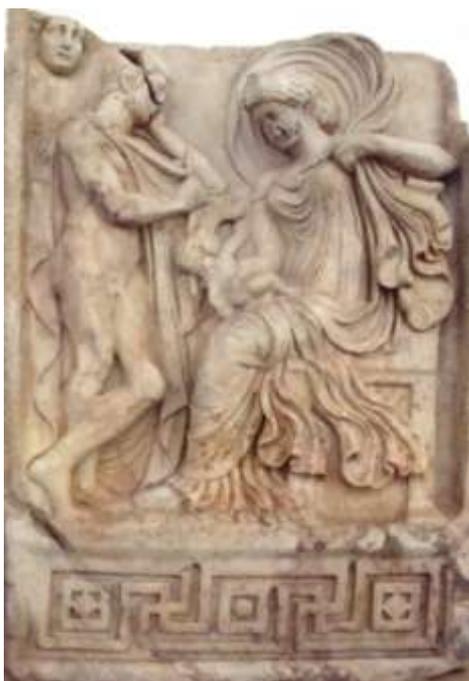
L'amour dans les romans antiques et dans d'autres genres littéraires : quelques extraits significatifs

- I. textes romanesques grecs
 1. rencontre de Chéréas et Callirhoé ([Chariton](#))
 2. rencontre de Théagène et Chariclée ([Héliodore](#))
 3. coup de foudre de Clitophon pour Leucippe ([Achille Tatius](#))
 4. le mal d'amour de Chloé et de Daphnis ([Longus](#))
 5. [Xénophon d'Éphèse](#) : Anthia et Habrocomès
- II. textes romanesques latins
 1. *Satiricon* : l'amour profane ([Pétrone](#))
 2. *Les Métamorphoses* : Lucius et Photis ([Apulée](#))
- III. perspectives sur le même sujet dans d'autres genres :
 - A. littérature grecque :
 1. épopée : [Homère](#), la rencontre d'Ulysse et Nausicaa
 2. poésie lyrique : [Sappho](#), ode à l'être aimé
 3. dialogue philosophique : [Platon](#), le mythe des androgynes
 4. biographie : [Plutarque](#), Aspasia
 5. prose parodique : [Lucien](#), dialogue de Zeus et d'Héra
 - B. littérature latine :
 1. poésie philosophique : [Lucrèce](#), les illusions de l'amour
 2. poésie élégiaque : [Catulle](#), à Lesbie
 3. poésie épique : [Virgile](#), amours de Didon
 4. correspondance privée : [Pline le jeune](#) et Calpurnia
 5. histoire romaine : [Tacite](#), Néron et Poppée
 6. histoire romancée : [Quinte-Curce](#), les amours d'Alexandre
 7. une inscription : [l'éloge funèbre](#) d'une dame romaine

[Synthèse](#) : propositions d'études thématiques

Bibliographie spécifique :

Pierre Brulé, *Les femmes grecques à l'époque classique*, Hachette 2001.
Catherine Salles, *L'amour au temps des Romains*, First 2011.



Aphrodite et Anchise, les parents d'Énée. Éros sur les genoux de la déesse.
Aphrodisias (Asie mineure), 1^{er} s. de notre ère. Photo de l'auteur.

I. le roman grec

Chariton : Première rencontre entre Chéréas et Callirhoé

[*C'est le tout début du roman Chéréas et Callirhoé, seule œuvre connue de cet auteur qui date peut-être du 1^{er} s. de notre ère.*]

Moi, Chariton d'Aphrodise¹, secrétaire du rhéteur Athénagore, je vais conter une histoire d'amour qui est arrivée à Syracuse. Hermocrate, le général syracusain, celui qui fut le vainqueur des Athéniens², avait une fille, nommée Callirhoé, une merveille de jeune fille, qui faisait l'étonnement de la Sicile entière ; car sa beauté n'était pas humaine, mais divine ; ce n'était pas seulement la beauté d'une Néréide ou d'une Nymphe de la montagne, mais celle d'Aphrodite encore vierge. Le bruit d'un spectacle si miraculeux s'était répandu partout et l'on voyait affluer à Syracuse, pour demander sa main, des rois et des fils de tyrans qui venaient non seulement de Sicile mais aussi d'Italie et d'Épire et des îles de l'Épire. Mais Éros voulait l'unir à un simple particulier. Il y avait en effet un certain Chéréas, un adolescent d'une grande beauté, qui surpassait tous les autres, et tel que les artistes et les écrivains représentent Achille, Nirée³, Hippolyte et Alcibiade ; son père était Ariston, qui, à Syracuse, ne le cédait qu'à Hermocrate. Entre eux, existait une inimitié politique telle qu'ils auraient préféré s'allier à n'importe qui plutôt que de s'allier entre eux. Mais Éros est obstiné et se plaît à remporter des succès inattendus ; et il chercha une occasion comme celle-ci. Or, c'était la fête publique d'Aphrodite, et presque toutes les femmes se rendaient au temple. Et, ce jour-là, pour la première fois, sa mère y conduisit Callirhoé, car Hermocrate avait voulu qu'elle rendît hommage à la déesse. Et, à ce moment, voici que Chéréas revenait du gymnase chez lui, brillant comme une étoile ; sur l'éclat de son visage s'épanouissait le hâle de la palestine comme de l'or sur de l'argent. Donc, par hasard, dans un tournant resserré, les voici qui se trouvèrent en face l'un de l'autre, et le dieu avait ménagé cette rencontre de telle sorte que tous les deux se virent. Et, tout aussitôt ils se communiquèrent l'un à l'autre le mal d'amour. Donc, Chéréas s'en retournait à grand-peine chez lui, avec sa blessure et, comme un vaillant guerrier frappé à mort dans le combat (car il unissait la noblesse d'âme à la beauté), il avait honte de tomber mais était incapable de demeurer debout. De son côté, la jeune fille se prosterna aux pieds d'Aphrodite et les baisa, disant « Ô, Madame, donne-moi un mari comme celui que tu m'as montré ! »

La nuit qui suivit fut pour tous deux atroce, car le feu était allumé en eux. Les souffrances les plus terribles furent endurées par la jeune fille, parce qu'elle se taisait, par pudeur de révéler son secret. Chéréas, qui était un jeune homme bien né et plein de noblesse, sentant déjà son corps se consumer, eut le courage de dire à ses parents qu'il était amoureux et qu'il ne saurait vivre s'il n'épousait Callirhoé. En l'entendant, son père se prit à gémir et lui dit : « Hélas ! tu es perdu pour moi, mon enfant ; il est bien certain qu'Hermocrate ne saurait te donner sa fille, alors qu'il a pour elle tant de prétendants riches et royaux. Aussi ne faut-il même pas que tu essaies, pour que nous ne subissions pas un affront public. » Mais le père avait beau tenter de consoler son fils, le mal de celui-ci s'accroissait, si bien qu'il renonça à ses passe-temps habituels. Le gymnase désirait Chéréas, et il était comme désert, car la jeunesse l'adorait. A force de s'enquérir, les jeunes gens apprirent la cause de son mal, et tous éprouvèrent de la pitié pour ce bel adolescent qui était en danger, à cause de sa passion, de perdre sa belle âme. Vint le jour de l'assemblée ordinaire. Le peuple une fois réuni, ce ne fut, dès l'abord, de la part de tous, qu'un seul cri : « Bel Hermocrate, puissant seigneur, sauve Chéréas ! Ce sera le plus beau de tes trophées. La cité réclame les fiançailles, aujourd'hui même, de deux jeunes gens dignes l'un de l'autre ! » Qui pourrait décrire cette assemblée, qu'Éros lui-même menait à sa guise ? Hermocrate, qui aimait sa patrie, ne put pas refuser, alors que la cité le priait. Il fit signe qu'il y consentait, et le peuple tout entier quitta le théâtre et, tandis que les jeunes gens se rendaient chez Chéréas, le Sénat et les magistrats faisaient cortège à Hermocrate ; et même les femmes de Syracuse se trouvaient là, pour accompagner la jeune mariée à la demeure du fiancé. On chantait l'Hyménée à travers toute la ville ; pleines étaient les rues de guirlandes et de flambeaux ; les seuils des maisons ruisselaient de vin et de parfums. Les Syracusains passèrent cette journée avec plus de joie que les anniversaires de leur victoire.

Mais la jeune fille, ne sachant rien de tout cela, demeurait étendue sur son lit, voilée, pleurant et sans rien dire. Et sa nourrice, s'approchant de son lit, lui dit : « Mon enfant, lève-toi, voici venu le jour pour lequel, entre tous, nous avons le plus prié : la cité vient accompagner le cortège de tes noces. » « Alors ses genoux furent sans force et

¹ Aphrodise est une cité d'Asie Mineure, consacrée à la déesse Aphrodite qui protège les héros du roman. On ne sait rien de plus sur l'auteur, mais son goût pour la rhétorique l'amène à décrire en détail plusieurs procès dans la suite du roman.

² Allusion à la bataille datée de 413 av. J.-C., qui mit fin aux ambitions des Athéniens dans la guerre du Péloponnèse.

³ Nirée est après Achille le plus beau des Grecs, selon Homère (*Iliade*, II, 673).

défaillit son cœur »⁴, car elle ne savait pas à qui on la mariait. Aussitôt, elle fut sans voix, la nuit recouvrit ses yeux et peu s'en fallut qu'elle ne rendît l'âme. Et il semblait aux assistants que ce fût la pudeur. Lorsque, en toute hâte, les servantes l'eurent parée, on laissa la foule à la porte et les parents de la jeune fille lui amenèrent son fiancée. Alors Chéréas courut l'embrasser et Callirhoé, reconnaissant celui qu'elle aimait, pareille à la flamme d'une lampe déjà sur le point de s'éteindre et qui, lorsqu'on y verse de l'huile, retrouve son éclat, se fit soudain plus grande et plus belle. Et lorsqu'elle parut en public, un sentiment de stupeur sacrée s'empara de la foule entière, comme lorsque Artémis, dans une solitude, se dresse devant des chasseurs. Et beaucoup, parmi les assistants, se prosternèrent. Tous admiraient Callirhoé et enviaient Chéréas. C'était comme ce que chantent les poètes des noces de Thétis et de Pélée⁵. Mais, en cette circonstance aussi, il se trouva un dieu jaloux, comme, dit-on, là-bas, il y avait Éris⁶.

Traduction tirée du site http://mercure.fltr.ucl.ac.be/Hodoi/concordances/chereas_01/lecture/1.htm

⁴ Formule homérique devenue proverbiale.

⁵ Noces mythologiques d'une déesse et d'un mortel, futurs parents d'Achille.

⁶ La déesse de la discorde, qui lança au milieu du festin la fameuse pomme d'or à l'origine de la guerre de Troie.

Éléments de commentaire :

- un incipit où se mêlent une réalité historique lointaine (Syracuse, la victoire sur Athènes), l'étude de mœurs (le mariage, arrangement entre familles nobles ; la fête populaire), la description psychologique du coup de foudre et du souci amoureux.
- l'idéal aristocratique de la beauté
- la religiosité antique : l'homme est le jouet des dieux
- art de la mise en scène, du suspense et de l'ironie : le lecteur s'attend à des difficultés pour le mariage à cause de l'antagonisme entre les pères, mais le mariage se révélera aisé et les problèmes viendront juste après.



Aphrodisie, vue partielle du site ancien. Au premier plan la scène et les gradins du théâtre. Photo de l'auteur.



Le théâtre grec de Syracuse, l'un des plus grands de l'époque.
Image [wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A4tre_de_Syracuse)

Héliodore, *Les Éthiopiennes*, première rencontre des deux héros (III, 5)

[Seule œuvre connue de cet auteur, datant peut-être du 3^e s. de notre ère.

La scène du coup de foudre est retardée au livre 3 du roman, sous forme de retour en arrière. Le sage Calasiris, qui a accompagné les deux héros en Égypte, raconte ici comment ils se sont rencontrés lors d'une cérémonie religieuse à Delphes. Théagène, descendant d'Achille, y conduit une députation de Thessaliens, et Chariclée, prêtresse d'Artémis, y vit avec son père adoptif Chariclès, prêtre d'Apollon.]

Alors, mon cher Cnémon, nous vîmes avec évidence dans les faits que l'âme est chose divine et qu'elle a ses parentés, dès là-haut ! Dès qu'ils s'aperçurent, les deux jeunes gens s'aimèrent, comme si leur âme, à leur première rencontre, avait reconnu son semblable et s'était élancée chacune vers ce qui méritait de lui appartenir. D'abord, brusquement, ils demeurèrent immobiles, frappés de stupeur, puis, lentement, elle lui tendit le flambeau¹ et, lentement, il le saisit, et leurs yeux se fixèrent longuement de l'un sur l'autre, comme s'ils cherchaient dans leur mémoire s'ils se connaissaient déjà ou s'ils s'étaient déjà vus ; puis, ils sourirent, imperceptiblement et à la dérobée, et seule le révéla une douceur dont fut soudain empreint leur regard. Et, tout de suite, ils eurent comme honte de ce qui venait de se passer et ils rougirent ; mais bientôt, tandis que la passion, apparemment, pénétrait à longs flots dans leur cœur, ils pâlirent, bref, en quelques instants, leur visage à tous deux présenta mille aspects différents, et ces changements de couleur et d'expression trahissaient l'agitation de leur âme. Tout cela, naturellement, passa inaperçu à la foule, chacun étant pris par une occupation ou une pensée différentes, et inaperçu également à Chariclès qui prononçait la prière et l'invocation rituelles ; mais moi, je ne faisais rien d'autre que d'observer les jeunes gens.

Traduction du site http://mercure.fltr.ucl.ac.be/Hodoi/concordances/heliodore_aethiopica_03/lecture/default.htm

¹ Théagène doit allumer le feu sacré sur l'autel d'Apollon, avec un flambeau donné par la prêtresse d'Artémis.

Éléments de commentaire :

- le coup de foudre reprend les détails traditionnels : immédiateté, connivence, pudeur, effets physiques
- la scène est une cérémonie sacrée, où les 2 héros jouent un rôle central : leur amour n'a rien d'une passion profane et transitoire
- référence [platonicienne](#) des deux âmes qui se reconnaissent comme semblables et prédestinées
- rôle des regards qui mettent en opposition trois points de vue : les héros se plongent en eux-mêmes, la foule aveugle s'agite et se distrait, et le sage saisit et souligne l'importance de la rencontre.

Iconographie : fondée sur l'intrigue de ce roman, une belle collection de tableaux d'Ambroise Dubois (début XVII^e s.) est visible au [musée national de Fontainebleau](#) :



Ambroise Dubois, *Théagène reçoit le flambeau des mains de Chariclée*. Photo [RMN](#).

[haut](#)

Achille Tatius, *Leucippe et Clitophon*, I, 4-6

[Roman datant peut-être du 2^e s. de notre ère, dont l'auteur est autrement inconnu.

La scène initiale est à Tyr en Phénicie. Le père du narrateur Clitophon doit recevoir la femme et la fille de son frère arrivées de Byzance. Clitophon, qui devait selon l'usage épouser sa demi-sœur, va tomber amoureux de cette cousine qu'il n'avait jamais vue.]

Mon père revint du port, suivi d'une foule de serviteurs et de servantes que Sostratos avait envoyés avec sa femme et sa fille. Au milieu se tenait une grande femme richement vêtue. Comme je la regardais, à sa gauche m'apparait une jeune fille dont le visage éblouit mes yeux. C'est ainsi que j'avais vu Séléné¹ peinte sur un taureau : un regard brillant plein de joie, une chevelure blonde et de blondes boucles, les sourcils bien noirs, les joues blanches, d'un blanc rougi au milieu comme la pourpre avec laquelle les femmes lydiennes teignent l'ivoire, et sa bouche était une rose quand elle commence à ouvrir les lèvres de ses pétales. Dès que je la vis, je fus perdu ; car la beauté perce plus vivement qu'une flèche, et elle pénètre dans l'âme par les yeux. J'étais tenu par tous les sentiments à la fois : admiration, stupeur, crainte, pudeur, impudence. J'admirais sa haute taille, j'étais frappé par sa beauté, je tremblais dans mon cœur, je la regardais sans honte, et j'avais honte d'être surpris. Je contraignais mes yeux à se détourner de la jeune fille, mais ils ne voulaient pas, attirés et retenus par sa beauté ; et finalement ils vainquirent.

Les femmes furent donc amenées chez nous ; mon père leur attribua une partie de la maison et fit préparer le repas. Le moment du diner venu, nous partageâmes les lits deux par deux comme l'avait décidé mon père ; lui et moi étions sur le lit du milieu, les deux mères à gauche, et les deux jeunes filles occupaient celui de droite.² Quand j'appris cette disposition je faillis courir embrasser mon père parce qu'il avait installé la jeune fille sous mes yeux. Ce que je mangeais, par les dieux, je n'en savais rien ; je ressemblais à ceux qui mangent en rêve. Accoudé sur le lit et penché, je regardais la jeune fille de tous mes yeux tout en interceptant son regard. Tel fut pour moi le repas. A la fin du diner un jeune serviteur de mon père s'approche après avoir accordé sa cithare, et, tendant d'abord les cordes à main nue il les pince ; après avoir joué un petit morceau d'un doigt léger, il fit vibrer les cordes avec le plectre et chanta un petit air en s'accompagnant. Le chant décrivait Apollon reprochant à Daphné sa fuite, la poursuivant, et, au moment où il la saisit, la jeune fille devient une plante dont Apollon se fait une couronne.³ Ce chant m'embrasa davantage l'âme, car les histoires d'amour alimentent le désir : même si on cherche à se raisonner, on est incité à l'imitation par l'exemple, surtout quand il vient d'une puissance supérieure ; car la honte de commettre une faute devient de l'impudence, par rapport au respect dû à un supérieur. Et je me disais : « Vois, Apollon lui-même est amoureux, lui aussi d'une vierge, et il n'a pas honte d'aimer, il poursuit la jeune fille ; toi, tu hésites, tu as honte, tu te raisonnes au mauvais moment ! es-tu supérieur au dieu ? »

Le soir, les femmes allèrent dormir les premières, et nous aussi peu après ; les autres avaient mesuré leur plaisir à leur ventre, mais moi je m'étais régalé par les yeux, rempli du visage de la jeune fille, et rassasié d'un spectacle sans mélange je partis ivre d'amour. Quand j'entrai dans la chambre où je dormais d'habitude, je fus incapable de trouver le sommeil. En effet par nature toutes les maladies et notamment les blessures du corps sont plus pénibles la nuit, elles s'opposent davantage à nous quand nous sommes inactifs, elles réveillent nos souffrances. Quand le corps repose, c'est alors que la plaie a le temps de sévir ; mais les blessures de l'âme, quand le corps est immobile, sont bien plus douloureuses. De jour les yeux et les oreilles, remplis d'agitation, allègent l'acuité du mal, en divertissant l'âme de la souffrance ; mais si le corps est contraint à l'inaction l'âme livrée à elle-même est agitée par le mal. Tout ce qui était assoupi jusque là se réveille alors : pour les personnes en peine le chagrin, pour les anxieux les soucis, pour les gens menacés les craintes, pour les amoureux le feu. A peine si vers l'aurore le sommeil me prit en pitié et m'apaisa quelque peu, mais même alors la jeune fille ne voulait pas quitter mon âme. Tous mes songes étaient Leucippe⁴ : avec elle je parlais, je jouais, je dinais, je la touchais, j'avais plus de bonheurs que le jour, car je l'embrassais et le baiser était réel ; si bien que quand mon domestique m'éveilla, je lui reprochais de venir au mauvais moment et d'avoir détruit un songe si doux. Une fois levé je marchais à dessein de long en large dans la maison en présence de la jeune fille, en tenant un livre sur lequel je me penchais pour lire ; mais, quand j'étais devant sa porte je levais l'œil⁵, et m'étant par quelques allées et venues imprégné d'amour à sa vue je repartais l'âme bien malade.

Traduction François Hubert

¹ La Lune, dans la mythologie grecque

² Les trois lits (à plusieurs places) sont à angle droit, le quatrième côté étant réservé au service. On se couche sur le coude gauche et on mange avec la main droite en se servant sur la table centrale ou en étant servi par les domestiques.

³ Épisode mythologique bien connu : Daphné est métamorphosée en laurier pour échapper à Apollon.

⁴ Première citation du nom de l'héroïne, qui signifie « blanche pouliche », ou « propriétaire de chevaux blancs ». Le nom, assez banal, est celui de plusieurs personnages mythologiques. Clitophon veut dire « illustre » ou « magnifique ».

⁵ Clitophon se tient dans la cour intérieure, d'où il peut apercevoir l'appartement de Leucippe et sa mère.

Éléments de commentaire :

- une analyse détaillée du coup de foudre et du mal d'amour (souffrance, ruses, autosuggestion...)
- un seul point de vue, celui d'un narrateur passionné et disert.
- l'hellénisme : culture (rhétorique, mythologie) et organisation sociale (autorité du père de famille, séparation des sexes) ; un aperçu de la vie quotidienne d'une famille aisée dans l'Orient grec.

Scène de banquet en famille. Peinture murale de Pompéi (1^{er} s. de notre ère)



Source [wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sc%C3%A8ne_de_banquet_en_famille)

« Salle non balayée », type de mosaïque ornant le sol d'une salle de banquet et représentant les restes d'un bon repas



Musée Gregoriano Profano, Vatican, détail. Source [wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Salle_non_balay%C3%A9e)

Longus, *Daphnis et Chloé*, I, 13-14 + 17-18

La naissance de l'amour

[*Oeuvre également datable de la fin du 2^e s. de notre ère, auteur également inconnu par ailleurs. Contrairement aux quatre autres romans grecs, celui-ci se passe dans un lieu unique, la campagne de l'île de Lesbos. Daphnis et Chloé, enfants trouvés élevés ensemble dans un village de l'île, sont devenus bergers. Adolescents, ils découvrent l'amour au moment où Daphnis qui s'est sali veut se laver dans une source.*]

[13-14] Venant donc avec Chloé à la caverne des Nymphes, (Daphnis) lui donna sa panetière et son sayon à garder, et se mit au bord de la fontaine à laver ses cheveux et son corps. Ses cheveux étaient noirs comme ébène, tombant sur son col bruni par le hâle ; on eût dit que c'était leur ombre qui en obscurcissait la teinte. Chloé le regardait, et lors elle s'avisait que Daphnis était beau ; et comme elle ne l'avait point jusque-là trouvé beau, elle s'imagina que le bain lui donnait cette beauté. Elle lui lava le dos et les épaules, et en le lavant sa peau lui sembla si fine et si douce, que plus d'une fois, sans qu'il en vît rien, elle se toucha elle-même, doutant à part soi qui des deux avait le corps plus délicat. Comme il se faisait tard pour lors, étant déjà le soleil bien bas, ils ramenèrent leurs bêtes aux étables, et de là en avant Chloé n'eut plus autre chose en l'idée que de revoir Daphnis se baigner. Quand ils furent le lendemain de retour au pâturage, Daphnis, assis sous le chêne à son ordinaire, jouait de la flute et regardait ses chèvres couchées, qui semblaient prendre plaisir à si douce mélodie. Chloé pareillement, assise auprès de lui, voyait paître ses brebis ; mais plus souvent elle avait les yeux sur Daphnis jouant de la flute, et alors aussi elle le trouvait beau ; et pensant que ce fût la musique qui le faisait paraître ainsi, elle prenait la flute après lui, pour voir d'être belle comme lui. Enfin, elle voulut qu'il se baignât encore, et pendant qu'il se baignait, elle le voyait tout nu, et le voyant elle ne se pouvait tenir de le toucher ; puis le soir, retournant au logis, elle pensait à Daphnis nu, et ce penser-là était commencement d'amour. Bientôt elle n'eut plus souci ni souvenir de rien que de Daphnis, et de rien ne parlait que de lui. Ce qu'elle éprouvait, elle n'eût su dire ce que c'était, simple fille nourrie aux champs, et n'ayant ouï en sa vie le nom seulement d'amour. Son âme était oppressée; malgré elle bien souvent ses yeux s'emplissaient de larmes. Elle passait les jours sans prendre de nourriture, les nuits sans trouver de sommeil : elle riait et puis pleurait ; elle s'endormait et aussitôt se réveillait en sursaut ; elle pâlisait et au même instant son visage se colorait de feu. La génisse piquée du taon n'est point si follement agitée. De fois à autre elle tombait en une sorte de rêverie, et toute seulette discourait ainsi :

« A cette heure je suis malade, et ne sais quel est mon mal. Je souffre, et n'ai point de blessure. Je m'afflige, et si n'ai perdu pas une de mes brebis. Je brule, assise sous une ombre si épaisse. Combien de fois les ronces m'ont égratignée, et je ne pleurais pas ! Combien d'abeilles m'ont piquée de leur aiguillon, et j'en étais bientôt guérie ! Il faut donc dire que ce qui m'atteint au coeur cette fois est plus poignant que tout cela. De vrai, Daphnis est beau, mais il ne l'est pas seul. Ses joues sont vermeilles, aussi sont les fleurs ; il chante, aussi font les oiseaux ; pourtant quand j'ai vu les fleurs ou entendu les oiseaux, je n'y pense plus après. Ah! que ne suis-je sa flute, pour toucher ses lèvres ! que ne suis-je son petit chevreau, pour qu'il me prenne dans ses bras ! Ô méchante fontaine qui l'a rendu si beau, ne peux-tu m'embellir aussi ? Ô Nymphes! vous me laissez mourir, moi que vous avez vue naître et vivre ici parmi vous ! Qui après moi vous fera des guirlandes et des bouquets, et qui aura soin de mes pauvres agneaux, et de toi aussi, ma jolie cigale, que j'ai eu tant de peine à prendre ? Hélas ! que te sert maintenant de chanter au chaud du midi ? Ta voix ne peut plus m'endormir sous les voutes de ces antres ; Daphnis m'a ravi le sommeil. »

Chloé est courtisée par le bouvier Dorcon ; devant donner un baiser à celui des deux garçons qu'elle préfère, elle choisit Daphnis.

[17-18] A ce mot, Chloé ne put laisser achever : mais, en partie pour le plaisir qu'elle eut de s'entendre louer, et aussi que de longtemps elle avait envie de le baiser, sautant en pieds, d'une gentille et toute naïve façon, elle lui donna le prix. Ce fut bien un baiser innocent et sans art ; toutefois c'était assez pour enflammer un coeur dans ses jeunes années. Dorcon, se voyant vaincu, s'enfuit dans le bois pour cacher sa honte et son déplaisir, et depuis cherchait autre voie à pouvoir jouir de ses amours. Pour Daphnis, il était comme s'il eût reçu non pas un baiser de Chloé, mais une piqûre envenimée. Il devint triste en un moment, il soupirait, il frissonnait, le coeur lui battait, il pâlisait quand il regardait Chloé, puis tout à coup une rougeur lui couvrait le visage. Pour la première fois alors il admira le blond de ses cheveux, la douceur de ses yeux et la fraîcheur d'un teint plus blanc que la jonchée du lait de ses brebis. On eût dit que de cette heure il commençait à voir et qu'il avait été aveugle jusque-là. Il ne prenait plus de nourriture que comme pour en goûter, de boisson seulement que pour mouiller ses lèvres. Il était pensif, muet, lui auparavant plus babillard que les cigales ; il restait assis, immobile, lui qui avait accoutumé de sauter plus que ses chevreaux. Son troupeau était oublié, sa flute par terre abandonnée ; il baissait la tête comme une fleur qui se

penche sur sa tige ; il se consumait, il séchait comme les herbes au temps chaud, n'ayant plus de joie, plus de babil, fors qu'il parlât à elle ou d'elle. S'il se trouvait seul aucune fois, il allait devisant en lui-même :

« Dea, que me fait donc le baiser de Chloé ? Ses lèvres sont plus tendres que roses, sa bouche plus douce qu'une gaufre à miel¹, et son baiser est plus amer que la piqûre d'une abeille. J'ai bien baisé souvent mes chevreaux ; j'ai baisé de ses agneaux à elle qui ne faisaient encore que naître², et aussi ce petit veau que lui a donné Dorcon ; mais ce baiser ici est tout autre chose. Le pouls m'en bat ; le cœur m'en tressaut ; mon âme en languit, et pourtant je désire la baiser derechef. Ô mauvaise victoire ! Ô étrange mal dont je ne saurais dire le nom ! Chloé avait-elle goûté de quelque poison avant que de me baiser ? Mais comment n'en est-elle point morte ? Oh ! comme les arondelles chantent, et ma flute ne dit mot ! Comme les chevreaux sautent, et je suis assis ! Comme toutes fleurs sont en vigueur, et je n'en fais point de bouquets ni de chapelets ! La violette et le muguet florissent, Daphnis se fane. Dorcon à la fin paraîtra plus beau que moi. »

Traduction Amyot (1559) revue par Paul-Louis Courier, éd. 1937, site http://mercure.fltr.ucl.ac.be/Hodoi/concordances/longus_daphnis_chloe_01/lecture/default.htm

¹ Au sens de « gâteau de cire d'abeille »

² Daphnis garde les chèvres et Chloé les moutons.

Éléments de commentaire :

- un monde paysan de convention, auquel correspond la naïveté des sentiments et de l'expression : la pastorale.
- une originalité : c'est d'abord le point de vue de la jeune fille qui est présenté.

François-Louis Français, *Paysage avec Daphnis et Chloé* (1872), détail.



Musée des Beaux-Arts de Strasbourg. Source [wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Paysage_avec_Daphnis_et_Chlo%C3%A9)

Xénophon d'Éphèse, *Les Éphésiaques, histoire d'Anthia et Habrocomès*, I, 2-3

[Roman assez court mais débordant d'aventures, datant peut-être du début du 2^e s. de notre ère. Auteur autrement inconnu. La scène est à Éphèse¹ ; l'auteur vient de présenter le bel Habrocomès, pourvu de toutes les qualités, mais dédaignant l'amour. Le dieu va se venger, en commençant par rendre le jeune homme amoureux. C'est le jour de la fête d'Artémis, la divinité tutélaire de la cité, où garçons et filles défilent en procession.]

Toutes les jeunes filles s'étaient parées comme pour plaire à leurs amants. Anthia les conduisait ; elle était d'Éphèse ; son père s'appelait Mégamède, et sa mère Évippe. La beauté d'Anthia était des plus admirables, et surpassait de beaucoup celle de ses compagnes. Âgée de quatorze ans, elle faisait briller dans tout leur éclat les fleurs de la jeunesse, et le gout de sa parure ajoutait à ses charmes : sa blonde chevelure était en partie tressée, et le reste flottait sur ses épaules au gré des vents ; ses yeux étaient ardents, brillants comme ceux d'une jeune enfant, et imposants comme d'une femme chaste. Une tunique de pourpre lui tombait jusqu'aux genoux et descendait sur les bras ; elle était couverte d'une peau de faon, son carquois attaché derrière le dos ; elle portait des flèches, des javelots, et des chiens la suivaient. Plus d'une fois les Éphésiens, l'apercevant dans le temple, n'avaient pu s'empêcher de l'adorer comme Artémis. Dès qu'elle parut, ils s'écrièrent presque tous d'une voix que c'était la déesse elle-même ; d'autres assuraient que c'était une nouvelle image de la déesse ; ils lui offraient des vœux tout haut, se prosternaient et félicitaient les parents de l'avoir mise au jour ; enfin, parmi ceux qui la voyaient, elle était appelée, d'une acclamation générale, la belle Anthia. Et quand passa le groupe des jeunes filles personne ne parlait que d'Anthia. Mais lorsqu'Habrocomès parut à la tête des garçons, si beau que fut le spectacle des jeunes filles, tous l'oublièrent et se tournèrent vers lui ; il fixa quelque temps tous les regards, et mille voix s'élevant tout à coup : « c'est le bel Habrocomès ; personne n'est si beau qu'Habrocomès ; c'est le portrait du dieu de la beauté » ; on ajouta même ces mots : « Habrocomès, Anthia, quel mariage ! » Et c'étaient les premiers coups de la vengeance de Cupidon². Bientôt ils apprirent l'un et l'autre ce que chacun pensait d'eux ; Anthia souhaita de voir Habrocomès ; Habrocomès, jusqu'alors insensible, désira de voir Anthia.

À la fin de la procession, le peuple s'approcha de l'autel pour assister au sacrifice et l'ordre se défit : les hommes, les femmes, les filles, les garçons ne firent plus qu'une assemblée nombreuse, où le sexe et l'âge étaient confondus. C'est là qu'Habrocomès et Anthia se voient l'un l'autre : Anthia est conquise par Habrocomès, Habrocomès est vaincu par l'amour. Il la regardait avec avidité, sans pouvoir ôter de dessus elle ses yeux, que le dieu y tenait attachés malgré lui. Anthia n'était pas plus libre ; ses yeux étonnés recevaient à flots la beauté d'Habrocomès ; elle dédaigna sa conduite virginale, parlait pour qu'il l'entendît ; elle dénudait même ce qu'elle pouvait de son corps, pour mieux être regardée par Habrocomès, qui s'adonnait à cette vue depuis qu'il était devenu le captif du dieu de l'amour. Le sacrifice achevé, vint le moment cruel de se séparer. Quel moment qui les contraignait de se quitter si tôt ! ils tournaient la tête ; ils s'arrêtaient ; l'amour leur fournissait mille prétextes pour demeurer encore, et jouir plus longtemps du plaisir de se voir. Mais quelle fut leur situation lorsqu'ils furent de retour chez eux : la réflexion ne fit qu'accroître leurs maux ; ils connurent alors tout le progrès que l'amour avait déjà fait dans leurs cœurs : chacun se rappelait l'image de l'autre, l'amour brûlait en eux, et le reste de la journée ils ne firent qu'ajouter à leurs désirs ; à l'heure de dormir ils étaient en proie aux pires tourments, et l'amour en eux deux devenait impossible à réfréner.

Traduction Jourdain, 1797, (http://mercure.fltr.ucl.ac.be/Hodoi/concordances/xenophon_eph_abro/lecture/1.htm), largement modifiée.

¹ Éphèse est la plus riche et belle des cités d'Asie Mineure à l'époque romaine, connue notamment pour le temple d'Artémis.

² Cupidon à Rome, Éros en Grèce : le dieu de l'amour.

Éléments de commentaire :

- une scène de foule à l'occasion d'une procession religieuse
- deux personnages au premier plan, remarquables à la fois par leur beauté et leur position sociale.
- un amour muet mais dévorant : une souffrance imposée par un dieu.



Vue partielle du site d'Éphèse (photo de l'auteur)
[haut](#)



[Le théâtre et la rue menant au port](#)



[Reconstitution](#) du temple d'Artémis

II. Le roman latin

A. Pétrone, *Satiricon*

1^{er} extrait : l'orgie chez Quartilla, un exemple de texte gaillard ; lire une traduction sur [ce site](#), § 22-26.

2^e extrait : la matrone d'Éphèse (§ 110-112)

[*Le narrateur se retrouve pris dans une intrigue amoureuse ; son compagnon raconte un exemple de l'inconstance féminine.*]

Cependant, Eumolpe, notre protecteur dans le danger et l'auteur de la réconciliation, craignant que, si la conversation languissait, notre gaieté ne tombât, s'en prit à la légèreté des femmes, promptes à s'enflammer, plus promptes à oublier leurs amants. « Il n'y a pas, prétendait-il, de femme, si sérieuse qu'elle soit, qu'un nouvel amour ne puisse porter aux dernières fureurs. Je n'ai pas besoin pour le prouver de recourir aux tragédies anciennes, ou de vous citer des noms tristement célèbres dans le passé. Si vous voulez bien m'entendre, il me suffira d'alléguer un fait dont j'ai été moi-même le témoin. » Aussitôt, tout le monde se tourne vers lui et prête à son récit une oreille attentive. Il commença donc ainsi :

« Une dame d'Éphèse¹ s'était acquise une telle réputation de chasteté que, des pays voisins, les femmes venaient la voir comme une curiosité. Cette dame donc, ayant perdu son mari, ne se contenta pas, comme tout le monde, de suivre l'enterrement, les cheveux épars, ou de frapper, devant la foule assemblée, sa poitrine nue, elle voulut accompagner le défunt jusque dans la tombe, garder son corps dans le caveau où, suivant la coutume grecque, on l'avait déposé, et y passer ses jours et ses nuits à le pleurer. Son affliction était telle qu'elle était résolue à se laisser mourir de faim. Parents ni amis n'y purent rien. Les magistrats eux-mêmes durent se retirer sans avoir mieux réussi. Pleurée déjà de tous comme un modèle de constance, elle avait passé cinq jours sans manger. Une servante fidèle assistait la veuve inconsolable et, tout en mêlant ses larmes aux siennes, ranimait la lampe placée dans le caveau chaque fois qu'elle baissait. On ne parlait pas d'autre chose dans la ville, et tous les hommes étaient d'accord pour glorifier cet exemple unique de vraie chasteté et d'amour sincère, quand le gouverneur de la province fit mettre en croix² quelques voleurs tout près de l'édicule, où, toute à son deuil récent, la matrone pleurait sur un autre cadavre. La nuit suivante, le soldat, qui gardait les croix de peur que quelqu'un ne vînt enlever les corps pour les ensevelir, vit une lumière qui, au milieu de ces sombres monuments, semblait briller d'un éclat plus vif, et entendit des gémissements de deuil. Cédant à la curiosité qui tourmente tout homme au monde, il voulut savoir qui était l'auteur ou quelle était la cause de ces phénomènes. Il descend donc dans le caveau et, tombant sur une femme de toute beauté, tout d'abord il s'arrête, l'esprit troublé d'histoires de fantômes, comme en présence d'une apparition surnaturelle ; mais bientôt, remarquant un cadavre étendu, les larmes de la femme, les marques de ses ongles sur son visage, il pensa, ce qui était vrai, qu'il avait affaire à une veuve incapable de se consoler de la perte de son époux. Il alla donc chercher son modeste souper, essaya de parler raison ; il remontra à la fille éplorée qu'elle avait tort de s'obstiner dans une douleur stérile, que tous ses gémissements ne serviraient à rien, que la même fin nous attendait tous, et aussi, hélas ! le même domicile. Bref, il lui tint tous les discours propres à guérir un cœur ulcéré. Mais elle, choquée qu'un étranger osât la consoler, se déchire le sein de plus belle, s'arrache les cheveux et les jette à poignées sur le corps de celui qu'elle pleure.

Le soldat, sans se décourager, insiste de nouveau pour qu'elle prenne au moins quelque nourriture, tant et si bien que la servante, tentée sans doute par l'odeur du vin, et cédant à une instance si obligeante, tendit la première vers le souper sa main vaincue. Aussitôt restaurée, elle se mit à son tour en devoir de battre en brèche l'opiniâtreté de sa maîtresse : « A quoi vous sert-il, dit-elle, de vous laisser mourir de faim, de vous ensevelir toute vive et, avant la date fixée par les destins, de livrer à l'Achéron une âme qu'il ne réclame pas encore ? Croyez-vous que, dans leur sépulture, cendres ou mânes, les morts se soucient encore de nos pleurs³ ? Ne voulez-vous pas revenir à la vie ? Ne voulez-vous pas, écartant ces chimères dont se nourrit trop facilement un cœur de femme, jouir de la lumière du jour tant que vous le pourrez ? La vue de ce corps glacé devrait suffire à vous convaincre combien la vie est chose précieuse. » On n'écoute pas impunément une voix amie qui vous exhorte à prendre de la nourriture et à vivre ; la veuve, exténuée par un jeûne de plusieurs jours, laisse enfin vaincre son opiniâtreté ; avec non moins d'avidité que sa servante, elle se garnit l'estomac. Mais elle avait cédé la dernière.

¹ Cité grecque d'Asie Mineure, célèbre pour sa richesse et sa beauté.

² La crucifixion était le châtement réservé aux plus pauvres et aux esclaves. Le corps restait exposé à la vue des passants.

³ Citation de l'*Énéide* de Virgile (voir [infra](#)), ici parodique.

Chacun sait quel nouveau besoin s'impose à l'homme aussitôt rassasié. Les mêmes moyens de persuasion par lesquels il avait obtenu que la matrone consente à vivre, le soldat en usa pour faire le siège de sa vertu. Encore jeune, il n'était dépourvu ni de beauté, ni d'éloquence. La chaste veuve s'en était aperçue. Du reste, la servante plaidait la cause du soldat et ne se lassait pas de dire : « Pourquoi lutter contre un amour qui te plaît⁴ ? » A quoi bon vous faire languir ? Il y eut une autre partie de sa personne que la pauvre femme ne sut pas mieux défendre que son estomac, et le soldat triomphant put enregistrer un second succès. Donc ils couchèrent ensemble, et non seulement cette nuit même, qui fut celle de leurs noces, mais le lendemain et encore le jour suivant, non sans avoir eu soin de fermer la porte du caveau, de sorte que, si quelque parent ou ami était venu au tombeau, il eût certainement pensé que la trop fidèle épouse avait fini par expirer sur le cadavre de son mari.

Quant au soldat, enchanté par la beauté de sa maîtresse et le mystère de l'aventure, il achetait, suivant ses modestes moyens, tout ce qu'il pouvait trouver de bon, et sitôt la nuit venue le portait dans le tombeau. C'est pourquoi les parents d'un des suppliciés, voyant que la surveillance se relâchait, le détachèrent pendant la nuit pour lui rendre les derniers devoirs. Mais le soldat coupable d'avoir abandonné son poste, quand il vit le lendemain une croix dégarnie de son cadavre, terrifié par la crainte du supplice, alla trouver la veuve pour lui raconter ce qui se passait : « Je n'attendrai pas, dit-il, la sentence du juge, et, avec cette épée, je ferai moi-même justice de ma négligence. Je ne vous demande qu'une chose : réservez ici une place à celui qui meurt pour vous ; ainsi dans ce même tombeau viendront finir deux tristes destinées : celle de votre époux et celle de votre ami. » Mais cette femme, non moins charitable que chaste : « Les dieux, dit-elle, ne permettront pas que j'assiste coup sur coup aux funérailles des deux hommes que j'ai le plus aimés ; mieux vaut encore mettre le mort en croix que d'être cause du meurtre du vivant. » Conformément à ce beau discours, elle ordonne à son amant de tirer son mari du cercueil et de l'aller clouer à la croix vacante. Le soldat s'empressa de suivre le conseil ingénieux de cette femme prudente, et, le lendemain, tout Éphèse se demandait comment ce mort avait bien pu s'y prendre pour aller se mettre en croix. »

Traduction Louis de Langle, 1927, sur le site http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Petrone_satiricon/lecture/default.htm, corrigée.

⁴ Autre citation du même texte, fort célèbre.

Éléments de commentaire :

Le *Satiricon* date de la fin du 1^{er} siècle de notre ère ; son auteur Pétrone est peut-être le noble romain « arbitre des élégances » dont le curieux suicide prolongé sur l'ordre de Néron est raconté par Tacite (*Annales*, [XVI, 18-19](#)). Ne nous a été conservée qu'une série de fragments parfois très longs, dont le fil se devine sans peine : il s'agit du récit inachevé, à la première personne, des aventures d'un personnage de naissance noble, Encolpe, qui court l'Italie du sud avec des compagnons plus ou moins recommandables.

Le contraste est grand avec les textes grecs :

Dans le 1^{er} extrait le sentiment amoureux est inexistant ou réduit à son aspect le plus trivial.

Dans le 2^e extrait, le récit sert à divertir les auditeurs, non à les émouvoir comme dans le roman grec :

- aspects parodiques et comiques, jusque dans la morale finale à connotation épicurienne dégradée.
- série de contrastes : entre la réputation de la dame et sa conduite finale, entre son milieu social et celui du soldat, entre la maîtresse et la servante, entre le pathétique et le comique.
- A comparer avec l'histoire de Didon ([infra](#)), et l'imitation de La Fontaine (*Fables*, XII, 26).



Une matrone d'Asie mineure.
Source [wikipedia](#)



Tombe à Éphèse. Photo de l'auteur

B. Apulée, *Les Métamorphoses*, II, 7-10.

[Le narrateur Lucius se laisse séduire par Photis, la servante de la maison où il est hébergé.]

Ni le patron ni sa femme n'étaient au logis. Mais j'y trouvai Photis, mes amours. Elle s'occupait à préparer pour ses maîtres un mets composé de viande hachée menu et d'autres ingrédients ; le tout se mitonnait dans une casserole à ragout ; et, bien qu'à distance, il en arrivait jusqu'à mon nez des émanations qui promettaient. Photis était vêtue d'une blanche robe de lin, qu'une ceinture d'un rouge éclatant, un peu haut montée, serrait juste au-dessous des boutons du sein. Ses mains mignonnes agitaient circulairement le contenu du vase culinaire, non sans lui imprimer de fréquentes secousses. Un branle voluptueux se communiquait ainsi à toute sa personne. Je voyais ses reins se ployer, ses hanches se balancer, et toute sa taille ondoyer de la façon la plus agaçante. Je restai là muet d'admiration et comme en extase. Voilà mes sens, du calme plat, qui passent à l'état de révolte. « Ma Photis, lui dis-je, que de grâces ! quel plaisir de te voir remuer ensemble cette casserole et cette croupe divine ! Le délicieux ragout que tu prépares ! heureux, cent fois heureux qui pourra en tâter, ne fût-ce que du bout du doigt ! » La friponne alors, aussi gaillarde que gentille : « Gare, gare, pauvre garçon, me dit-elle ; cela brûle, il n'en faut qu'une parcelle pour vous embraser jusqu'à la moelle des os. Et alors, quelle autre que moi pour éteindre l'incendie ! oui, que moi ; car je ne suis pas seulement experte en cuisine ; j'entends tout aussi bien un autre service. »

En parlant ainsi, elle tourne la tête, et me regarde en riant. Moi, avant de lui obéir, je passe en revue toute sa personne. Mais que sert de vous la décrire en détail ? Dans une femme, je ne prise rien tant que la tête et la chevelure. C'est ma plus vive admiration en public, ma plus douce jouissance dans l'intimité. Et, pour justifier cette prédilection, n'est-ce pas la partie principale du corps humain, celle qui est le plus en évidence, qui frappe les yeux tout d'abord ? Cet appendice naturel n'est-il pas pour la tête ce qu'une parure éclatante est pour le reste du corps ? Je vais plus loin : souvent la beauté, pour mieux éprouver le pouvoir de ses charmes, se dépouille de tout ornement, fait tomber tous les voiles, et n'hésite pas à se montrer nue, espérant plus de l'éclat d'une peau vermeille que de l'or des plus riches atours. Mais de quelques attraits que vous la supposiez pourvue, si vous lui ôtez, (chose affreuse à dire ! nous préserve le ciel de la réalité !) si vous lui ôtez, dis-je, l'honneur de sa chevelure, si son front est découronné, eh bien ! cette fille du ciel, née de l'écume des mers, bercée par les vagues, elle a beau s'appeler Vénus, avoir pour compagnes les Grâces, et le peuple entier des Amours dans son cortège ; elle a beau s'armer de sa ceinture, exhaler le cinnamome et distiller la myrrhe¹, une Vénus chauve ne peut plaire à personne ; non, pas même à son Vulcain².

Que sera-ce si la nature a donné aux cheveux une couleur avantageuse ou un lustre qui en relève l'éclat, de ces teintes vigoureuses qui rayonnent au soleil, ou de ces nuances tendres, dont le doux reflet se joue aux divers aspects de la lumière ? Tantôt c'est une chevelure blonde, toute d'or à la surface, et qui prend vers la racine le brun du miel dans l'alvéole ; tantôt c'est un noir de jais, dont l'émail rivalise avec l'azur de la gorge des pigeons. Lorsque, luisants des essences d'Arabie et lissés par l'ivoire aux dents serrées³, les cheveux sont ramenés derrière la tête, c'est un miroir⁴ où se mirent avec délices les yeux d'un amant : ici ils simulent une couronne tressée en nattes serrées et fournies ; là, libres de toute contrainte, ils descendent en ondes derrière la taille. Telle est l'importance de la coiffure, qu'une femme eût-elle mis en oeuvre l'or, les pierreries, les riches tissus, toutes les séductions de la toilette, si elle n'a pris un soin égal de ses cheveux, elle ne paraîtra point parée. Cet arrangement chez ma Photis n'avait coûté ni temps, ni peine ; un heureux négligé en faisait tous les frais. Réunis en noeud au sommet de la tête, ses cheveux retombaient, gracieusement partagés, des deux côtés de son cou d'ivoire, et de leurs extrémités bouclées atteignaient la bordure supérieure de son vêtement.

La volupté chez moi devenait torture ; je n'y tenais plus ; et me penchant avidement sur le beau cou de Photis, à l'endroit où les cheveux prennent naissance, j'y imprimai un long et délicieux baiser. Elle tourna la tête, et me lançant de côté une oeillette assassine : « Ah ! jeune écolier, vous prenez gout à ce nanan ; tout n'y est pas miel, prenez-y garde. À la longue, trop de douceur aigrit la bile. » « J'en cours le risque, ma chère âme, m'écriai-je ; pour savourer un seul de tes baisers, je suis homme à me laisser griller tout de mon long sur le brasier que voilà. » Je dis, et la serrant dans mes bras, je joignis les effets aux paroles. Mon feu la gagne, elle me rend étreinte pour étreinte, caresse pour caresse. Sa bouche entrouverte me prodigue le parfum de son haleine ; nos langues se rencontrent

¹ Trois attributs traditionnels de Vénus : la « ceinture » est une sorte de pagne qui selon Homère contient tous les charmes de la déesse (*Illiade*, XIV, 214) ; le cinnamome est la cannelle ; la myrrhe est une résine odorante.

² Le mari complaisant de Vénus dans la mythologie

³ Périphrase recherchée désignant le peigne.

⁴ La métaphore s'explique par l'imperfection des miroirs à cette époque, généralement en métal poli. Le miroir de verre, inventé en Phénicie, est encore une rareté.

aiguillonnées par nos communs désirs. Ivre de ce doux nectar, « Je meurs, m'écriai-je, je suis mort, si tu ne m'exauces. » Mais elle, m'embrassant de nouveau, me dit : « Rassure-toi, tes désirs sont les miens ; je suis à toi, et nos plaisirs ne se feront guère attendre. À l'heure des flambeaux, je serai dans ta chambre. Va rassembler tes forces ; car je veux toute la nuit te livrer bataille, et j'irai de tout cœur. »

L'entretien dura encore quelque temps sur ce ton, puis nous séparâmes.

Traduction Bétolaud, 1836, sur le site <http://remacle.org/bloodwolf/apulee/metamorphoses2.htm>

Éléments de commentaire :

Les Métamorphoses ou l'Âne d'or est un roman en onze livres écrit par Apulée au milieu du 2^e siècle de notre ère et situé en Grèce. L'auteur, né en Afrique du nord vers 125, est un avocat et un rhéteur. L'œuvre présente les aventures de Lucius, transformé en âne puis redevenu homme et purifié par la déesse égyptienne Isis.

Comme dans le texte précédent, le divertissement l'emporte sur le sentiment

- une situation tirée de la comédie traditionnelle : des amours ancillaires entre un jeune homme libre de bonne famille et une esclave
- une scène de la vie privée, dans la cuisine !
- art de la mise en scène : le portrait initial et son équivoque, la digression sur la chevelure qui joue avec l'attente du lecteur, le baiser final.
- contraste entre la bassesse de la situation et le raffinement du style (images, allusions mythologiques, amplifications, blason de la chevelure, etc.)

A lire également dans la même œuvre le conte *Amour et Psyché* ([livres 4, 28 à 6, 24](#)), qui a inspiré de beaux textes à Corneille, Molière et La Fontaine.



Vénus, peinture murale de [Pompéi](#) (1^{er} s. de notre ère)

III. Prolongements et textes complémentaires

A. Autres textes grecs en perspective

1. une scène de rencontre dans l'épopée : Ulysse et Nausicaa (*Odyssée*, VI, 110-250 + VIII, 458-469 ; vers le 7^e s. av. notre ère)

[*Ulysse, qui a tout perdu dans les tempêtes, vient d'échouer sur une plage inconnue, où Nausicaa, fille du roi Alcinoos, joue à la balle avec ses servantes après avoir fait la lessive en bord de mer.*]

Mais, lorsque les suivantes se disposent à retourner au palais et qu'elles ont attelé les mules et plié les vêtements magnifiques, Minerve¹ se demande comment Ulysse se réveillera et comment il pourra découvrir la vierge aux beaux yeux qui doit le conduire dans la ville des Phéaciens². En ce moment Nausicaa jette à l'une de ses suivantes une balle légère qui s'écarte et va tomber dans le gouffre profond du fleuve³. Toutes les jeunes filles poussent alors des cris.

« Hélas ! chez quels peuples suis-je donc arrivé ? Sont-ce des barbares cruels et injustes, ou des hommes hospitaliers qui respectent au fond du cœur les dieux immortels ? Des voix de femmes ont frappé mon oreille ; mais ce sont peut-être celles des nymphes qui habitent les sommets élevés des montagnes, les sources des fleuves et les verdoyantes prairies. Serais-je près de quelques mortels à la voix humaine ? Levons-nous, et essayons de voir où nous sommes. » En parlant ainsi, le divin Ulysse sort de son taillis. Le héros de sa main vigoureuse rompt, dans le bois épais, une branche chargée de feuilles pour voiler son corps et sa pudeur ; il s'avance comme le lion nourri dans les montagnes, qui, se fiant à sa force, brave les pluies et les orages ; la flamme brille dans les yeux du lion, et il se précipite sur les bœufs, sur les brebis, sur les cerfs de la forêt ; mais la faim l'excite encore à fondre sur les troupeaux en pénétrant jusque dans leurs étables fermées de toutes parts : de même Ulysse marche vers ces jeunes filles, quoiqu'il soit sans vêtement ; car la nécessité l'y contraint. Souillé par l'onde amère, le héros leur apparaît si horrible qu'elles fuient de tous côtés sur les roches élevées qui bordent la mer. La fille d'Alcinoüs seule reste en ces lieux : Minerve a déposé dans l'âme de Nausicaa une audace nouvelle en bannissant toute crainte de son cœur. Tandis que la jeune vierge s'arrête avec courage en face du héros, Ulysse délibère en lui-même s'il saisira les genoux de la jeune fille⁴, ou, se tenant éloigné, s'il la suppliera par de douces paroles de lui enseigner le chemin de la ville et de lui donner des vêtements ; il croit cependant préférable de se tenir loin de Nausicaa pour l'implorer, de peur qu'elle ne s'irrite s'il embrassait ses beaux genoux. Aussitôt il lui adresse ce discours insinuant et flatteur :

« Je t'implore, ô reine, que tu sois ou déesse ou mortelle ! Si tu es une des divinités de l'Olympe, je ne puis mieux te comparer qu'à Diane⁵, fille du puissant Jupiter, et par ta taille, ta beauté et les traits de ton visage. Si au contraire tu appartiens à la race des mortels, habitants de la terre, ô heureux, trois fois heureux ton père chéri, ta mère vénérable et tes frères bien aimés ; car ils doivent être ravis lorsqu'ils te contemplent, toi si jeune et si belle, traversant avec grâce les groupes des danseurs ! Mais le plus heureux de tous, c'est celui qui, t'offrant le cadeau des fiançailles, te conduira dans sa demeure ! Non, jamais je n'aperçus de mes propres yeux un être semblable à toi, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes : à ton aspect je suis saisi d'admiration. A Délos, près de l'autel d'Apollon, je vis jadis s'élever dans les airs une tige nouvelle du célèbre et majestueux palmier (car autrefois je visitai cette île accompagné d'un peuple nombreux, et ce voyage fut pour moi la source de bien des maux) ; mais ainsi qu'à la vue de cet arbre, le plus beau de tous ceux qui croissent sur la terre, je restai, pendant longtemps, muet de surprise, de même, ô jeune fille, je t'admire avec étonnement et je crains même d'embrasser tes genoux. Cependant une grande douleur m'accable. Après vingt jours de souffrances, hier seulement j'échappai aux flots de la mer ténébreuse. Jusqu'alors je fus constamment poussé par les vagues impétueuses et par les violentes tempêtes loin de l'île d'Ogygie⁶. Maintenant un dieu⁷ m'a jeté sur ce rivage, où peut-être vais-je éprouver de nouvelles infortunes ; je ne pense point qu'elles doivent cesser bientôt : les immortels me réservent sans doute encore de nombreux tourments. Mais, ô reine, prends pitié de moi, puisque c'est toi que j'ai vue la première, et que je ne connais aucun des hommes qui habitent ces villes et ces contrées. Montre-moi le chemin de la cité et donne-moi quelques lambeaux de toile pour couvrir mon corps, si toutefois en venant ici tu as apporté les enveloppes de tes riches vêtements. Puissent les dieux t'accorder, ô jeune fille, tout ce que désire ton cœur ! Puissent-ils te donner un époux, une famille, et faire régner

¹ En grec Athéna, qui protège Ulysse et a envoyé Nausicaa à sa rencontre.

² Nom du peuple dont Alcinoos est le roi.

³ Il s'agit d'un petit fleuve côtier, à l'embouchure duquel l'eau est assez profonde pour qu'on puisse y laver le linge.

⁴ Position du suppliant.

⁵ Artémis.

⁶ Île de la nymphe Calypso où Ulysse avait trouvé refuge.

⁷ Poséidon, qui poursuit Ulysse en déchainant les tempêtes.

parmi vous l'heureuse concorde ! Non, il n'est point de bonheur plus grand, de bonheur plus désirable que celui de deux époux gouvernant leur maison animés par une seule et même pensée. Cette union fait le désespoir de leurs ennemis, la joie de leurs amis ; et les époux eux-mêmes sentent tout le prix de ce bonheur ! »

Nausicaa aux blanches épaules lui répond en disant : « Étranger, tu n'es pas un homme vulgaire ni privé de raison. — Jupiter, le roi de l'Olympe, distribue comme il lui plaît la félicité à tous les mortels, aux bons comme aux mauvais : c'est lui qui t'a envoyé ces malheurs, et il faut, toi, que tu les supportes. — Mais, puisque tu es dans cette île, tu ne manqueras ni de vêtements, ni de tous les secours que l'on doit aux malheureux voyageurs qui viennent implorer notre pitié. Je t'enseignerai le chemin de la ville et je te dirai le nom du peuple qui l'habite. Les Phéaciens possèdent ce pays, et moi je suis la fille du magnanime Alcinoos qui gouverne le royaume de ces peuples puissants. » Ainsi parle Nausicaa ; puis elle dit à ses femmes à la belle chevelure : « Arrêtez, ô mes compagnes ! Pourquoi fuyez-vous à la vue de cet étranger ? Pensez-vous donc que ce héros soit un de nos ennemis ? Non, il n'est point encore né, et il ne naîtra jamais, le mortel qui oserait venir dans le pays des Phéaciens pour y porter la guerre ; car nous sommes chéris des dieux immortels. Nous habitons, séparés de tous, une île située vers les confins du monde, au sein de la mer mugissante ; et nul peuple ne vient nous visiter. Cet étranger est un infortuné dont nous devons prendre soin ; car il erre depuis longtemps sur les flots. Jupiter nous envoie tous les malheureux et tous les étrangers égarés par les tempêtes. Comme les dons les plus faibles sont toujours agréables à ceux qui souffrent, mes compagnes, offrez à cet homme les aliments et le breuvage ; puis baignez-le dans le fleuve, en un lieu qui soit à l'abri des vents. » A ces mots les suivantes s'arrêtent et s'encouragent mutuellement. Elles conduisent Ulysse dans un endroit abrité comme l'avait ordonné Nausicaa, la fille du magnanime Alcinoüs ; elles déposent tout près de lui des vêtements, une tunique et un manteau ; elles lui donnent une huile onctueuse renfermée dans une fiole d'or, et elles l'engagent à se baigner dans le courant du fleuve.

Alors le divin Ulysse parle en ces termes aux compagnes de Nausicaa : « Jeunes filles, éloignez-vous tandis que j'enlèverai l'onde amère qui couvre mes épaules et que je m'inonderai d'huile odorante. Depuis longtemps aucune essence n'a été répandue sur mon corps. Je n'oserai jamais me baigner devant vous ; et maintenant j'ai honte d'être nu en votre présence, ô jeunes filles à la belle chevelure ! » Il dit ; les suivantes s'éloignent et rapportent ce discours à Nausicaa. Le divin Ulysse enlève avec l'eau du fleuve la fange qui couvrait son dos et ses larges épaules ; puis il essuie sa tête souillée par l'écume de la mer stérile. Quand il s'est baigné et qu'il a répandu sur son corps l'huile odorante, il se revêt des habits que lui avait donnés la jeune vierge, libre encore du joug de l'hymen. Soudain Minerve, fille de Jupiter, fait paraître Ulysse plus grand et plus majestueux ; la longue chevelure du héros descend de sa tête en boucles ondoyantes semblables à la fleur d'hyacinthe. De même qu'un ouvrier habile, instruit dans tous les arts par Vulcain et Minerve-Pallas, entoure d'or l'argent splendide pour créer de magnifiques chefs-d'œuvre, de même la déesse répand la grâce et la beauté sur la tête et les épaules d'Ulysse. Le héros, tout resplendissant de cette beauté nouvelle, va s'asseoir sur le bord de la mer. Nausicaa, en l'apercevant, est saisie d'admiration. Aussitôt elle adresse ces paroles à ses compagnes : « Jeunes filles, écoutez ce que je vais dire. Non, ce n'est point contre la volonté de tous les immortels, habitants de l'Olympe, que cet étranger est venu parmi les Phéaciens, parmi ces peuples qui ressemblent aux dieux. D'abord il m'est apparu sous des formes vulgaires, et maintenant, par sa grâce, il est semblable aux divinités qui résident dans les vastes régions célestes. Puisse l'époux qui me sera choisi parmi tous les jeunes hommes de cette île égaler ce héros ! Puisse cet étranger se plaire et rester parmi nous ! Maintenant, mes compagnes, offrez-lui des aliments et le breuvage. » A ces mots toutes les suivantes s'empressent d'obéir. Elles apportent à l'étranger des aliments et le breuvage. Alors l'intrépide Ulysse mange et boit avec avidité ; car depuis longtemps il n'avait pris aucune nourriture.

[*Fin de la rencontre : Ulysse va rentrer dans sa patrie et fait ses adieux*]

Nausicaa, qui reçut des dieux la beauté en partage, se tient debout près des portes de l'élégante demeure¹ ; quand elle aperçoit Ulysse, elle l'admire et elle lui adresse ces rapides paroles : « Salut, ô noble étranger ; lorsque tu seras de retour dans ta patrie, ne m'oublie point : car c'est moi la première qui t'ai sauvé la vie. » Le sage Ulysse lui réplique aussitôt : « Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, écoute-moi ; si jamais Jupiter, le formidable époux de Junon, me permet de revoir mes demeures et ma patrie, tous les jours je t'implorerai comme une divinité, puisque c'est toi, jeune vierge, qui m'as sauvé la vie. »

Traduction Bareste, 1842, sur le site <http://remacle.org/bloodwolf/poetes/homere/table.htm>

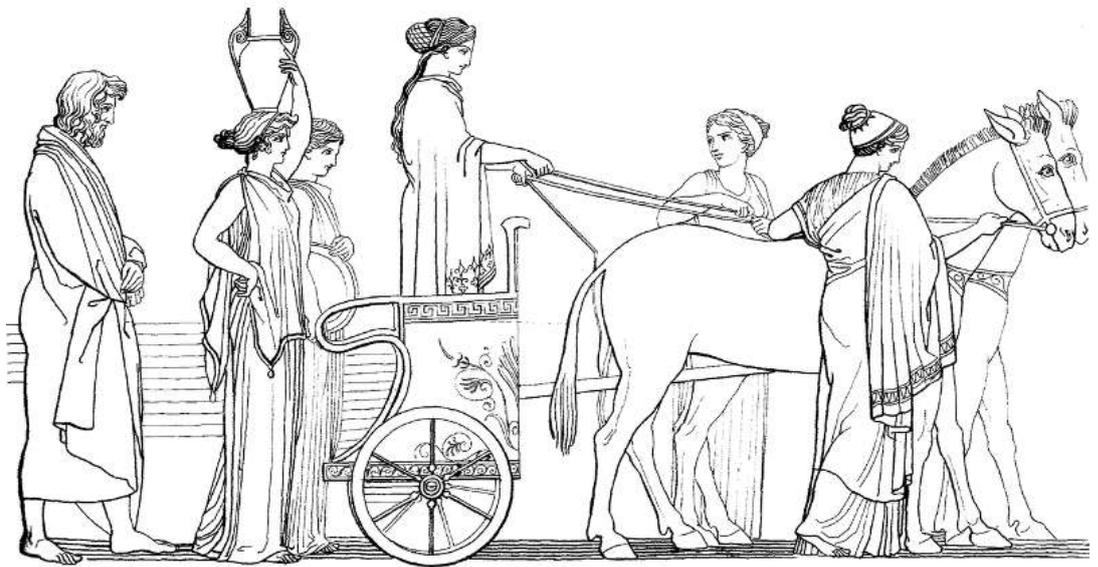
¹ Le palais d'Alcinoos.

Éléments de commentaire :

- scène à la fois épique (les hommes sont les jouets des dieux) et familière (le jour de la lessive, les jeux de plage, le souci quotidien de la nourriture et des vêtements).
- opposition des deux caractères : Ulysse veut achever son errance en retrouvant sa patrie et il ruse pour cela. Nausicaa rêve de se marier et tombe sur un bel inconnu.
- art du portrait : Ulysse est d'abord nu, sale, repoussant, puis magnifique ; Nausicaa, modèle de noblesse, reste intrépide alors que les servantes s'enfuient.
- une leçon morale : éloge de l'endurance et de l'intelligence d'Ulysse, de l'hospitalité et de la générosité de Nausicaa. Les personnages homériques sont des modèles.



Nausicaa, par Frederick Leighton, 1878.
Image [wikipedia](#).



Nausicaa ayant rencontré Ulysse sur le bord du fleuve, elle le mène dans le palais du roi Alcinoüs son père.

Illustration de John Flaxman, 1810. Image [wikipedia](#).

2. Sappho, ode à l'être aimé (fin VII^e-début VI^e siècle av. notre ère)

[Un poème souvent traduit, adapté, réécrit dans toutes les langues¹ ; la fin manque]

Il me paraît égal aux dieux, celui qui, assis près de toi, doucement, écoute tes ravissantes paroles et te voit lui sourire ; voilà ce qui me bouleverse jusqu'au fond de l'âme.

Sitôt que je te vois, la voix manque à mes lèvres, ma langue est enchaînée, une flamme subtile court dans toutes mes veines, les oreilles me tintent, une sueur froide m'inonde, tout mon corps frissonne, je deviens plus pâle que l'herbe flétrie, je demeure sans haleine, il semble que je suis près d'expirer.

Mais il faut tout oser, puisque dans la nécessité...

Traduction Falconnet, 1842, sur le site <http://remacle.org/bloodwolf/poetes/falc/sappho/oeuvre.htm>



Sappho et ses compagnes.
Vase attique, vers 440 av. notre ère.
Image [wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Vase_attique).

¹ Voir pour la littérature française Philippe Brunet, *L'égal des dieux, cent versions d'un poème de Sappho*, éd. Allia 2004.

Éléments de commentaire :

- les rares écrivaines connues étaient toutes poétesses ; Sappho est la plus célèbre depuis l'antiquité.
- dans ce poème (incomplet), une scène à trois personnages : un couple heureux et la narratrice (le féminin apparaît dans le texte grec) qui les observe et meurt de jalousie. On ne sait rien d'autre de ces personnages !
- rôle des regards
- description des effets physiques de la passion amoureuse
- une déclaration d'amour tremblante et passionnée, modèle de beaucoup d'autres.



Laurence Alma-Tadema, *Sappho et Alcée*, 1881. Image [wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sappho_et_Alc%C3%A9e)

3. le mythe platonicien des androgynes : Platon, *Le Banquet*, 189c-193d

[Dans cette œuvre datant probablement de 385 av. notre ère, Platon raconte la discussion, une trentaine d'années auparavant, entre plusieurs des écrivains les plus célèbres d'Athènes et Socrate, sur le thème de l'amour ; le poète comique Aristophane donne ici son explication de l'origine et de la puissance de l'amour.]

« Il me semble que jusqu'ici les hommes n'ont nullement connu la puissance de l'Amour ; car s'ils la connaissaient, ils lui élèveraient des temples et lui offriraient des sacrifices ; ce qui n'est point en pratique, quoique rien ne fût plus convenable : car c'est celui de tous les dieux qui répand le plus de bienfaits sur les hommes ; il est leur protecteur et leur médecin, et les guérit des maux qui s'opposent à la félicité du genre humain. Je vais essayer de vous faire connaître la puissance de l'Amour, et vous enseignerez aux autres ce que vous aurez appris de moi. Mais il faut commencer par dire quelle est la nature de l'homme et quels sont les changements qu'elle a subis.

La nature humaine était primitivement bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. D'abord, il y avait trois sortes d'hommes : les deux sexes qui subsistent encore, et un troisième composé des deux premiers et qui les renfermait tous deux. Il s'appelait androgyne, il a été détruit, et la seule chose qui en reste est le nom qui est en opprobre. Puis tous les hommes généralement étaient d'une figure ronde, avaient des épaules et des côtes attachées ensemble, quatre bras, quatre jambes, deux visages opposés l'un à l'autre et parfaitement semblables, sortant d'un seul cou et tenant à une seule tête, quatre oreilles, un double appareil des organes de la génération, et tout le reste dans la même proportion. Leur démarche était droite comme la nôtre, et ils n'avaient pas besoin de se tourner pour suivre tous les chemins qu'ils voulaient prendre ; quand ils voulaient aller plus vite, ils s'appuyaient de leurs huit membres, par un mouvement circulaire, comme ceux qui les pieds en l'air imitent la roue. La différence qui se trouve entre ces trois espèces d'hommes vient de la différence de leurs principes : le sexe masculin est produit par le soleil, le féminin par la terre, et celui qui est composé des deux par la lune, qui participe de la terre et du soleil. Ils tenaient de leurs principes leur figure et leur manière de se mouvoir, qui est sphérique. Leurs corps étaient robustes et leur courage élevé, ce qui leur inspira l'audace de monter jusqu'au ciel et de combattre contre les dieux, ainsi qu'Homère l'écrit d'Épialtès et d'Otos¹. Jupiter examina avec les dieux ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance. La chose n'était pas sans difficulté : les dieux ne voulaient pas les détruire comme ils l'avaient fait des géants en les foudroyant, car alors le culte que les hommes leur rendaient et les temples qu'ils leur élevaient auraient aussi disparu ; et, d'un autre côté, une telle insolence ne pouvait être soufferte. Enfin, après bien des embarras, il vint une idée à Jupiter : " Je crois avoir trouvé, dit-il, un moyen de conserver les hommes et de les rendre plus retenus, c'est de diminuer leurs forces : je les séparerai en deux ; par là ils deviendront faibles ; et nous aurons encore un autre avantage, qui sera d'augmenter le nombre de ceux qui nous servent : ils marcheront droits, soutenus de deux jambes seulement ; et, si après cette punition leur audace subsiste, je les séparerai de nouveau, et ils seront réduits à marcher sur un seul pied, comme ceux qui dansent sur les outres à la fête de Bacchus." Après cette déclaration le dieu fit la séparation qu'il venait de résoudre, et il la fit de la manière que l'on coupe les œufs lorsqu'on veut les saler, ou qu'avec un crin on les divise en deux parties égales. Il commanda ensuite à Apollon² de guérir les plaies, et de placer le visage des hommes du côté où la séparation avait été faite, afin que la vue de ce châtiment les rendît plus modestes. Apollon obéit, mit le visage du côté indiqué, et, ramassant les peaux coupées sur ce qu'on appelle aujourd'hui le ventre, il les réunit toutes à la manière d'une bourse que l'on ferme, n'y laissant qu'une ouverture qu'on appelle le nombril. Quant aux autres plis en très grand nombre, il les polit et façonna la poitrine avec un instrument semblable à celui dont se servent les cordonniers pour polir les souliers sur la forme, et laissa seulement quelques plis sur le ventre et le nombril, comme des souvenirs de l'ancien état.

Cette division étant faite, chaque moitié cherchait à rencontrer celle qui lui appartenait ; et s'étant trouvées toutes les deux, elles se joignaient avec une telle ardeur dans le désir de rentrer dans leur ancienne unité, qu'elles périssaient dans cet embrassement de faim et d'inaction, ne voulant rien faire l'une sans l'autre. Quand l'une des deux périssait, celle qui restait en cherchait une autre, à laquelle elle s'unissait de nouveau, soit qu'elle fût la moitié d'une femme entière, ce qu'aujourd'hui nous autres nous appelons une femme, soit que ce fût une moitié d'homme ; et ainsi la race allait s'éteignant. Jupiter, touché de ce malheur, imagine un autre expédient. Il change de place les instruments de la génération et les met par-devant. Auparavant ils étaient par-derrrière, et on concevait et l'on répandait la semence non l'un dans l'autre, mais à terre, comme les cigales. Il les mit donc par-devant, et de cette manière la conception se fit par la conjonction du mâle et de la femelle. Il en résulta que, si l'homme s'unissait à la femme, il engendrait et perpétuait l'espèce, et que, si le mâle s'unissait au mâle, la satiété les séparait bientôt et les renvoyait aux travaux et à tous les soins de la vie. Voilà comment l'amour est si naturel à l'homme ; l'amour nous

¹ Deux frères géants qui entreprirent de conquérir l'Olympe (*Odyssée*, XI, 305-320).

² Dieu de la médecine.

ramène à notre nature primitive et, de deux êtres n'en faisant qu'un, rétablit en quelque sorte la nature humaine dans son ancienne perfection. Chacun de nous n'est donc qu'une moitié d'homme, moitié qui a été séparée de son tout, de la même manière que les soles. Ces moitiés cherchent toujours leurs moitiés. Les hommes qui sortent de ce composé des deux sexes nommé androgyne aiment les femmes, et la plus grande partie des adultères appartiennent à cette espèce, comme aussi les femmes qui aiment les hommes. Mais pour les femmes qui sortent d'un seul sexe, le sexe féminin, elles ne font pas grande attention aux hommes, et sont plus portées pour les femmes ; c'est à cette espèce qu'appartiennent les lesbiennes¹. Les hommes qui sortent du sexe masculin recherchent le sexe masculin. Tant qu'ils sont jeunes, comme portion du sexe masculin, ils aiment les hommes, ils se plaisent à coucher avec eux et à être dans leurs bras ; ils sont les premiers parmi les jeunes gens, leur caractère étant le plus mâle ; et c'est bien à tort qu'on leur reproche de manquer de pudeur : car ce n'est pas faute de pudeur qu'ils se conduisent ainsi, c'est par grandeur d'âme, par générosité de nature et virilité qu'ils recherchent leurs semblables ; la preuve en est qu'avec le temps ils se montrent plus propres que les autres à servir la chose publique. Dans l'âge mûr ils aiment à leur tour les jeunes gens : ils n'ont aucun goût pour se marier et avoir des enfants, et ne le font que pour satisfaire à la loi ; ils préfèrent le célibat avec leurs amis.

Ainsi, aimant ou aimé, le but d'un pareil homme est de s'approcher de ce qui lui ressemble. Arrive-t-il à celui qui aime les jeunes gens ou à tout autre de rencontrer sa moitié ? la tendresse, la sympathie, l'amour les saisissent d'une manière merveilleuse : ils ne veulent plus se séparer, fût-ce pour le plus court moment. Et ces mêmes êtres qui passent leur vie ensemble, ils ne sont pas en état de dire ce qu'ils veulent l'un de l'autre : car il ne paraît pas que le plaisir des sens soit ce qui leur fait trouver tant de bonheur à être ensemble ; il est clair que leur âme veut quelque autre chose qu'elle ne peut dire, qu'elle devine et qu'elle exprime énigmatiquement par ses transports prophétiques. Et si, quand ils sont dans les bras l'un de l'autre, Vulcain, leur apparaissant avec les instruments de son art, leur disait : " Qu'est-ce que vous demandez réciproquement ? " et que, les voyant hésiter, il continuât à les interroger ainsi : " Ce que vous voulez, n'est-ce pas d'être tellement unis ensemble que ni jour ni nuit vous ne soyez jamais l'un sans l'autre ? Si c'est là ce que vous désirez, je vais vous fondre et vous mêler de telle façon que vous ne serez plus deux personnes, mais une seule et que, tant que vous vivrez, vous vivrez d'une vie unique, et que, quand vous serez morts, là aussi dans le séjour des ombres, vous ne serez pas deux, mais un seul. Voyez donc encore une fois si c'est là ce que vous voulez et si, ce désir rempli, vous serez parfaitement heureux. " Oui, si Vulcain leur tenait ce discours, nous sommes convaincus qu'aucun d'eux ne refuserait et que chacun conviendrait qu'il vient réellement d'entendre développer ce qui était de tout temps au fond de son âme : le désir d'un mélange si parfait avec la personne aimée qu'on ne soit plus qu'un avec elle. La cause en est que notre nature primitive était une, et que nous étions autrefois un tout parfait ; le désir et la poursuite de cette unité s'appelle amour. Primitivement, comme je l'ai déjà dit, nous étions un ; mais en punition de notre injustice nous avons été séparés par Jupiter, comme les Arcadiens par les Lacédémoniens².

Nous devons donc prendre garde à ne commettre aucune faute contre les dieux, de peur d'être exposés à une seconde division, et de devenir comme ces figures représentées de profil au bas des colonnes, n'ayant qu'une moitié de visage, et semblables à des jetons coupés en deux. Exhortons-nous réciproquement à honorer les dieux, afin d'éviter un nouveau châtement, et de revenir à l'unité sous les auspices et la conduite de l'Amour ; que personne ne se mette en guerre avec l'Amour, et c'est se mettre en guerre avec lui que de se révolter contre les dieux ; rendons-nous l'Amour favorable, et il nous fera trouver cette partie de nous-mêmes nécessaire à notre bonheur, et qui n'est accordée aujourd'hui qu'à un petit nombre de privilégiés. Qu'Éryximaque ne s'avise pas de critiquer ces dernières paroles, comme si elles regardaient Pausanias et Agathon³ ; car peut-être sont-ils de ce petit nombre et appartiennent-ils l'un et l'autre à la nature mâle et généreuse. Quoi qu'il en soit, je suis certain que nous serons tous heureux, hommes et femmes, si l'amour donne à chacun de nous sa véritable moitié et le ramène à l'unité primitive. Cette unité étant l'état le meilleur, on ne peut nier que l'état qui en approche le plus ne soit aussi le meilleur en ce monde, et cet état, c'est la rencontre et la possession d'un être selon son cœur. Si donc le dieu qui nous procure ce bonheur a droit à nos louanges, louons l'Amour, qui non seulement nous sert en cette vie, en nous faisant rencontrer ce qui nous convient, mais qui nous offre aussi les plus grands motifs d'espérer qu'après cette vie, si nous sommes fidèles aux dieux, il nous rétablira dans notre première nature, et, venant au secours de notre faiblesse, nous rendra parfaitement heureux. »

Traduction Victor Cousin, 1831, sur le site <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/banquet.htm>, légèrement corrigée

¹ Ce passage est l'un des très rares où il est fait mention de l'homosexualité féminine.

² En 385 les Spartiates ont dispersé les habitants de la cité de Mantinée en plusieurs villages éloignés.

³ Trois des participants du banquet ; les deux derniers étaient amants.

Éléments de commentaire :

- texte célèbre, dont les échos sont durables, aussi bien par exemple chez Montaigne (« parce que c'était lui, parce que c'était moi ») que dans le romantisme
- les commentateurs sont partagés sur ce passage : une fantaisie comique, une parodie du culte des mystères, une anthropologie fantastique ?
- c'est d'abord un discours mythique sur l'origine de l'humanité et ses rapports primitifs avec les dieux
- ceux-ci ne sont pas vraiment flattés : des égoïstes réduits à improviser pour avoir la paix
- les hommes au contraire sont menés par l'ambition, avant que l'amour ne les occupe
- plusieurs éléments importants sur la nature de l'amour apparaissent :
 - l'amour parfait est fusionnel, dans la vie et au-delà
 - les trois types de couples amoureux sont évoqués, avec une insistance sur l'amour « platonique »
 - à la fin du passage l'amour est fortement lié au bonheur
- idée nouvelle de l'égalité des sexes, contre toute la tradition qui fait des femmes un « genre » inférieur.



Hermaphrodite (2^e s. de notre ère). Louvre Lens. Photo de l'auteur.



Titien, *Amour sacré et amour profane*, 1514. Image [wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Amour_sacré_et_amour_profane).

[haut](#)

4. une biographie : Aspasia, femme de Périclès (Plutarque, *Vie de Périclès*, 24)

[*Rare exemple de portrait d'une femme politique, il est vrai liée au premier des Grecs du V^e siècle, Périclès d'Athènes.*]

Périclès fit décréter l'expédition navale contre Samos¹, sous prétexte que les habitants de cette île, ayant reçu d'Athènes l'ordre de cesser leurs hostilités contre Milet, n'avaient pas obéi. Comme il paraît n'avoir été poussé dans l'affaire de Samos que par le désir de plaire à Aspasia, il est à propos de rechercher quel art, quelle puissance de séduction cette femme avait en elle, pour enlacer dans ses filets le plus grand homme d'État de son époque, et pour que les philosophes aient pu parler d'elle en termes si honorables et si pompeux.

Tout le monde s'accorde à dire qu'elle était de Milet, et fille d'Axiochus. On dit aussi qu'elle s'attaqua aux personnages les plus puissants parce qu'elle avait pris pour modèle une des anciennes courtisanes d'Ionie, nommée Thargélia. Cette Thargélia, belle femme, et douée de toutes les grâces du corps et de l'esprit, avait été liée avec un grand nombre de Grecs : elle avait gagné au roi de Perse tous ceux qui la fréquentaient, et, par eux, elle avait répandu dans les villes des germes d'esprit médique² ; car elle ne choisissait pour amants que ce qu'il y avait, dans chaque ville, d'hommes considérés et puissants. Quant à Aspasia, on dit que Périclès la rechercha comme une femme d'esprit, et qui avait l'intelligence des choses politiques. Socrate allait souvent chez elle avec ses amis ; et ceux qui la fréquentaient y conduisaient même leurs femmes, pour qu'elles entendissent sa conversation, quoique sa vie ne fût certainement point un modèle de décence et d'honnêteté, puisqu'elle nourrissait des jeunes filles qui se donnaient au premier venu. Eschine dit que Lysiclès, le marchand de moutons, homme grossier par naissance et par éducation, se fit le premier citoyen d'Athènes, parce qu'il fréquenta Aspasia après la mort de Périclès. Platon, dans l'introduction du *Ménexène*³, ne laisse pas, malgré son ton de plaisanterie, de donner comme positif que plusieurs Athéniens allaient chez elle pour recevoir des leçons d'éloquence. Quoi qu'il en soit, il est évident que ce qui attira Périclès auprès d'elle, ce fut plutôt de l'amour. Il avait une femme, qui était sa parente, et qui, mariée en premières noces à Hipponicus, en avait eu un fils, Callias le riche. Elle avait aussi donné à Périclès deux fils, Xanthippe et Paralus. Plus tard, comme ils ne se plaisaient point, lui et elle, dans la société l'un de l'autre, il la céda, elle y consentant, à un autre mari, et il épousa Aspasia, qu'il aima éperdument ; car tous les jours, en sortant pour aller sur la place publique ou en rentrant chez lui, il la saluait, dit-on, d'un baiser.

Les auteurs comiques ont donné à Aspasia les noms de nouvelle Omphale, de Déjanire, de Junon⁴, et Cratinus l'appelle nettement une concubine, dans ce passage : « Elle lui enfante Junon-Aspasia, l'impudique concubine, à l'œil de chienne. »

Il paraît que Périclès eut d'elle un bâtard⁵ ; car Eupolis⁶, dans les *Dèmes*, l'a représenté faisant cette question : « Et mon bâtard vit-il encore ? » et Myronidès lui répondant : « Il y a même longtemps déjà qu'il serait marié, s'il n'avait craint le malheur de prendre une prostituée. »

Aspasia acquit ainsi un tel renom et une telle célébrité que Cyrus⁷, celui qui disputa les armes à la main l'empire de Perse au roi son frère, donna le nom d'Aspasia à celle de ses concubines qu'il aimait le plus, et qui auparavant s'appelait Milto. Elle était fille d'Hermodime, et native de Phocée⁸. Cyrus ayant péri dans la bataille qu'il livra, elle fut conduite au roi, et elle prit sur lui un grand ascendant. Ces particularités me sont revenues à la mémoire en traitant mon sujet ; et je n'ai pas cru devoir pousser la rigueur jusqu'à les repousser et à les passer sous silence.

Traduction Pierron, 1853, sur le site <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Plutarque/periclespierron.htm>

¹ En 440 av. notre ère les Athéniens s'allièrent contre Samos avec Milet, une des principales cités grecques sur la côte d'Asie mineure

² C'est-à-dire favorable aux Perses, alors que depuis Marathon les Athéniens voient en eux une menace permanente.

³ Dialogue peut-être parodique, où Socrate récite une oraison funèbre composée, dit-il, par Aspasia.

⁴ La reine Omphale asservit Hercule pendant trois ans, puis Déjanire causa par jalousie sa mort ; Héra-Junon est un autre modèle de jalousie et d'excès de pouvoir féminin.

⁵ Ce fils fut légitimé par le peuple à la demande de Périclès, après la mort de ses deux fils légitimes en 430.

⁶ Cratinus et Eupolis sont des poètes comiques aussi célèbres qu'Aristophane, mais il ne reste d'eux que des fragments.

⁷ Cyrus dit le jeune, mort en 401 dans une bataille contre son frère Artaxerxès pour le trône de Perse.

⁸ Ancienne cité proche de Smyrne, dont des colons fondèrent Marseille au 6^e s. av. notre ère.

Éléments de commentaire :

Texte écrit au 2^e s. de notre ère, soit 6 siècles après ; mais Plutarque est généralement bien informé. Périclès, né vers 495, joue le premier rôle à partir de 460 et meurt en 429 de la peste ; Aspasia serait née vers 460 et arrivée à Athènes en 445.

- mélange de fascination et de répulsion pour les contemporains : une femme supérieure traitée comme une prostituée, sauf par Périclès lui-même
- l'accent est mis sur l'amour, avant et pendant le mariage avec Périclès ; embrasser sa femme en public est à l'époque une cause de scandale.

[haut](#)

5. un dialogue comique : Lucien, « Dialogue de Zeus et d'Héra », *Dialogues des dieux*, (II^e s. de notre ère).

[Exemple de la fantaisie irrévérencieuse de l'auteur : une scène de ménage chez les dieux.]

JUNON. Tu vois cet Ixion¹, Jupiter. Quelle idée as-tu de ses moeurs ?

JUPITER. Je le crois un galant homme, Junon, et un joyeux convive. Nous ne l'aurions pas à notre table, s'il n'était pas digne de s'y asseoir.

JUNON. Eh bien ! il n'en est pas digne. C'est un insolent. Qu'il ne demeure plus dans notre société !

JUPITER. Quelle insolence a-t-il commise ? Il faut, je pense, que j'en sois instruit.

JUNON. Quelle insolence ? La pudeur m'empêche de le dire, son audace est d'une nature...

JUPITER. Eh bien ! Mais il faut d'autant plus me le dire, que son entreprise a été plus téméraire. A-t-il voulu séduire quelque déesse ? Car je crois deviner que c'est là le crime honteux que tu n'oses avouer.

JUNON. Oui, et c'est moi, et non pas une autre, Jupiter, et il y a déjà quelque temps. D'abord, je ne pouvais m'expliquer pourquoi il avait sans cesse les yeux fixés sur moi. Il poussait des soupirs, il versait des larmes. Si parfois, après avoir bu, je rendais la coupe à Ganymède², il la lui demandait pour boire dans le même vase que moi. Puis, après l'avoir reçue, il y appliquait ses lèvres, l'approchait de ses yeux et tournait de nouveau ses regards vers moi. Je compris dès lors que tout cela n'était que truchements d'amour, et pendant longtemps j'eus honte de t'en parler, espérant que cet homme ferait trêve à sa folie. Mais du moment qu'il a osé me tenir d'amoureux propos, je l'ai laissé tout en larmes, se roulant à mes genoux, je me suis bouché les oreilles pour ne pas entendre ses injurieuses prières, et je suis venue te dire ce qu'il en est. Vois maintenant toi-même comment te venger du galant.

JUPITER. À la bonne heure ! Le scélérat ! S'attaquer à moi, à la couche de Junon ! S'était-il donc si bien enivré de nectar ? Mais aussi c'est notre faute, et nous avons tort d'aimer les hommes au point de les faire asseoir à notre table. Ils sont excusables, lorsque, abreuvés de la même boisson que nous, voyant des beautés célestes et telles qu'ils n'en voient point sur la terre, ils désirent en jouir et se sentent pris d'amour. L'Amour est un maître tyrannique. Il ne règne pas seulement sur les hommes, mais parfois aussi sur nous.

JUNON. Il se montre bien ton maître. Il te fait aller, il te mène, comme on dit, par le bout du nez, et tu le suis partout où il lui plaît de te conduire. Il te fait changer en tout ce qu'il veut. En un mot, tu es l'esclave et le jouet de l'Amour. Et je sais bien pourquoi tu pardonnes aujourd'hui à Ixion, c'est qu'autrefois toi-même tu as séduit sa femme, qui t'a rendu père de Pirithoüs³.

JUPITER. Tu te souviens encore des parties de plaisir que je suis descendu faire sur la terre ? Maintenant sais-tu ce que je veux faire d'Ixion ? Le châtier, non pas, ni le renvoyer de notre table. Ce ne serait pas poli. Puisqu'il est sérieusement amoureux, puisqu'il pleure, dis-tu, et souffre des maux cruels...

JUNON. Que vas-tu dire ? J'ai peur que tu ne me fasses à ton tour quelque proposition outrageante.

JUPITER. Pas du tout. Nous allons former avec une nuée un fantôme qui te ressemble, et, quand le repas sera fini, lorsque l'amour, suivant toute apparence, le tiendra éveillé, nous porterons ce fantôme et le ferons coucher près de lui. Ainsi se calmeront ses douleurs, quand il croira tenir l'objet de sa passion.

JUNON. Fi donc ! Qu'il lui arrive malheur, pour avoir désiré ce qui est au-dessus de lui !

JUPITER. Laisse un peu faire, Junon. Qu'as-tu à craindre de ce fantôme ? puisque c'est une nuée qu'Ixion caressera ?

JUNON. Oui, mais cette nuée semblera être moi-même, et la honte retombera sur moi, à cause de la ressemblance.

JUPITER. Ce que tu dis ne signifie rien. Jamais une nuée ne pourra être Junon, ni Junon une nuée. Ixion tout seul sera bien attrapé.

JUNON. C'est juste. Seulement, comme tous les hommes sont mal élevés, il se vantera sans doute, une fois redescendu sur la terre, et ira disant partout qu'il a obtenu les faveurs de Junon et partagé la couche de Jupiter. Peut-être même dira-t-il que je l'aime, et les autres le croiront, ne sachant pas qu'il n'a caressé qu'une nuée.

JUPITER. Alors, s'il tient de semblables propos, je le plonge dans les Enfers, je l'attache à une roue qui tournera sans cesse. Je lui inflige un supplice éternel, et il portera la peine non de son amour, la faute est légère, mais de sa jactance.

Traduction Eugène Talbot, 1912, sur le site <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Lucien/dialoguedieux.htm>

¹ La scène est dans l'Olympe, au banquet des dieux. Dans la mythologie, Ixion, après d'autres crimes, a tenté de violer Héra-Junon ; il est puni par Zeus-Jupiter qui lui envoie un fantôme, Néphélé (= le nuage), à l'image de Junon, puis l'attache sur une roue enflammée en mouvement perpétuel.

² Jeune et beau prince troyen, enlevé par Zeus pour servir d'échanson à la table des dieux.

³ Connu par ailleurs comme ami de Thésée.

Éléments de commentaire :

Né à Samosate en Syrie vers 115 de notre ère, Lucien était un rhéteur itinérant, qui composa quantité d'œuvres courtes généralement satiriques, parfois fantastiques. Dans les *Dialogues des dieux* il imagine de brèves conversations entre les dieux où il se moque de la mythologie.

- texte intégral d'un dialogue fantaisiste et irrévérencieux : une querelle domestique sur l'infidélité conjugale, qui met en scène l'incroyance parmi les dieux.
- l'amour est tout-puissant (il soumet les dieux) et pure illusion (un fantôme suffit à combler la passion).



Rubens, *Le roi Ixion trompé par Junon qu'il voulait séduire* (1615). Louvre Lens. Photo de l'auteur.

A gauche, Ixion saisit la fausse Junon, image fabriquée par Jupiter (en haut à droite) à partir d'un nuage. La vraie Junon s'échappe en riant, précédée par l'Amour. A ses pieds le paon, souvenir d'Argos aux cent yeux.

B. Textes latins en perspective

1. un poème philosophique : Lucrèce, *De la nature*, IV, 1052-1208.

[*Un point de vue matérialiste sur l'amour, qui naît des songes et n'est qu'une illusion*]

Ainsi en est-il de celui que les traits de Vénus ont blessé, soit que les lui lance un jeune garçon aux membres féminins, ou bien une femme dont tout le corps darde l'amour ; il court à qui l'a frappé, impatient de posséder et de laisser dans le corps convoité la liqueur jaillie du sien, car son muet désir lui présage la volupté. Telle est pour nous Vénus, telle est la réalité qui se nomme amour ; voilà la source de la douce rosée qui s'insinue goutte à goutte dans nos cœurs et qui plus tard nous glace de souci. Car si l'être aimé est absent, toujours son image est près de nous et la douceur de son nom assiege nos oreilles.

Ces simulacres d'amour sont à fuir, il faut repousser tout ce qui peut nourrir la passion ; il faut distraire notre esprit, il vaut mieux jeter la sève amassée en nous dans les premiers corps venus, que de la réserver à un seul par une passion exclusive qui nous promet soucis et tourments. L'amour est un abcès qui, à le nourrir, s'avive et s'envenime ; c'est une frénésie que chaque jour accroit, et le mal s'aggrave si de nouvelles blessures ne font pas diversion à la première, si tu ne te confies pas encore sanglant aux soins de la Vénus vagabonde et n'imprimes pas un nouveau cours aux transports de ta passion.

En se gardant de l'amour, on ne se prive pas des plaisirs de Vénus ; au contraire, on les prend sans risquer d'en payer la rançon. La volupté véritable et pure est le privilège des âmes raisonnables plutôt que des malheureux égarés. Car dans l'ivresse même de la possession l'ardeur amoureuse flotte incertaine et se trompe ; les amants ne savent de quoi jouir d'abord, par les yeux, par les mains. Ils étreignent à lui faire mal l'objet de leur désir, ils le blessent, ils impriment leurs dents sur des lèvres qu'ils meurtrissent de baisers. C'est que leur plaisir n'est pas pur ; des aiguillons secrets les animent contre l'être, quel qu'il soit, qui a mis en eux cette frénésie. Mais Vénus tempère la souffrance au sein de la passion et la douce volupté apaise la fureur de mordre.

Car l'amour espère que l'ardeur peut être éteinte par le corps qui l'a allumée : il n'en est rien, la nature s'y oppose. Voilà en effet le seul cas où plus nous possédons, plus notre cœur brûle de désirs furieux. Nourriture, boisson s'incorporent à notre organisme, ils y prennent leur place déterminée, ils satisfont aisément le désir de boire et de manger. Mais un beau visage, un teint éclatant ne livrent aux joies du corps que de vains simulacres, et le vent emporte bientôt l'espoir des malheureux. Ainsi pendant le sommeil un homme que la soif dévore, mais qui n'a pas d'eau pour en éteindre l'ardeur, s'élançait vers des simulacres de sources, peine en vain et demeure altéré au milieu même du torrent où il s'imaginer boire. En amour aussi, Vénus fait de ses amants les jouets des simulacres : ils ne peuvent rassasier leurs yeux du corps qu'ils contemplent, leurs mains n'ont pas le pouvoir de détacher une parcelle des membres délicats et elles errent incertaines sur tout le corps.

Enfin voilà deux jeunes corps enlacés qui jouissent de leur jeunesse en fleur ; déjà ils pressentent les joies de la volupté et Vénus va ensemer le champ de la jeune femme. Les amants se pressent avidement, mêlent leur salive et confondent leur souffle en entrechoquant leurs dents. Vains efforts, puisque aucun des deux ne peut rien détacher du corps de l'autre, non plus qu'y pénétrer et s'y fondre tout entier. Car tel est quelquefois le but de leur lutte ; on le voit à la passion qu'ils mettent à serrer étroitement les liens de Vénus, quand tout l'être se pâme de volupté. Enfin quand le désir concentré dans les veines a fait irruption, un court moment d'apaisement succède à l'ardeur violente ; puis c'est un nouvel accès de rage, une nouvelle frénésie. Car savent-ils ce qu'ils désirent, ces insensés ? Ils ne peuvent trouver le remède capable de vaincre leur mal, ils souffrent d'une blessure secrète et inconnaissable.

Ce n'est pas tout : les forces s'épuisent et succombent à la peine. Ce n'est pas tout encore : la vie de l'amant est vouée à l'esclavage. Il voit son bien se fondre, s'en aller en tapis de Babylone, il néglige ses devoirs ; sa réputation s'altère et chancelle. Tout cela pour des parfums, pour de belles chaussures de Sicyone¹ qui rient aux pieds d'une maîtresse, pour d'énormes émeraudes dont la transparence s'enchâsse dans l'or, pour de la pourpre sans cesse pressée et qui boit sans répit la sueur de Vénus. L'héritage des pères se convertit en bandeaux, en diadèmes, en robes, en tissus d'Alindes et de Céos². Tout s'en va en étoffes rares, en festins, en jeux ; ce ne sont que coupes pleines, parfums, couronnes, guirlandes... mais à quoi bon tout cela ? De la source même du plaisir on ne sait quelle amertume jaillit qui verse l'angoisse à l'amant jusque dans les fleurs. Tantôt c'est la conscience qui inspire le remords d'une oisiveté trainée dans la débauche ; tantôt c'est un mot équivoque laissé par la maîtresse à la minute du départ

¹ Ville proche de Corinthe, connue pour son luxe.

² Autres références du grand luxe : Alindes est en Carie (Asie mineure), Céos est une île proche d'Athènes.

et qui s'enfoncé dans un cœur comme un feu qui le consumera ; tantôt encore c'est le jeu des regards qui fait soupçonner un rival, ou bien c'est sur le visage aimé une trace de sourire.

Encore est-ce là le triste spectacle d'un amour heureux ; mais les maux d'un amour malheureux et sans espoir apparaîtraient aux yeux fermés ; ils sont innombrables. La sagesse est donc de se tenir sur ses gardes, comme je l'ai enseigné, pour échapper au piège. Car éviter les filets de l'amour est plus aisé que d'en sortir une fois pris : les nœuds puissants de Vénus tiennent bien leur proie.

Et cependant, même prisonnier de ce piège et embarrassé dans ses liens, on peut encore échapper au malheur, si l'on ne se perd soi-même en s'aveuglant sur les défauts moraux et physiques de celle que l'on désire et que l'on veut. La passion trop souvent ferme les yeux aux hommes et ils attribuent à la femme aimée des mérites qu'elle n'a pas. En est-il assez de contrefaites et de laides, dont on les voit faire leurs délices et dont ils ont le culte ! Les jeunes gens se raillent les uns les autres et se donnent mutuellement le conseil d'apaiser Vénus pour qu'elle les délivre d'une passion honteuse et affligeante ; mais ils ne se voient pas eux-mêmes, les malheureux, victimes souvent d'une plus grande misère. La peau noire a la couleur du miel, la malpropre qui sent mauvais est une beauté négligée. Des yeux verts font une Pallas³ ; la sèche et nerveuse devient une gazelle ; la naine, la pygmée, est l'une des grâces, un grain de sel pur ; la géante est une merveille, un être plein de majesté ; la bègue, incapable de parler, gazouille ; la muette est pudique. Et la furie échauffée, insupportable, bavarde, a un tempérament de feu ; c'est une frêle mignonne que la malheureuse qui dépérit ; elle est délicate, quand elle se meurt de tousser ; quant à la grosse matrone enflée, toute en mamelles, c'est Cérès en personne qui vient d'enfanter Bacchus⁴. Un nez camus fait une tête de Silène, de Satyre⁵ ; de grosses lèvres appellent le baiser. Mais en cette matière, il serait trop long de tout dire.

J'accorde cependant que l'objet aimé ait toutes les beautés du visage et que tout son corps rayonne du charme de Vénus : mais il y a d'autres maîtresses possibles, nous avons vécu naguère sans celle-là ; elle est sujette, nous le savons, aux mêmes incommodités que les plus laides ; la malheureuse s'empoisonne elle-même d'odeurs repoussantes qui mettent en fuite ses servantes et les font rire en cachette. Et cependant souvent l'amant en larmes à qui elle a fermé sa porte couvre son seuil de fleurs et de guirlandes, parfume de marjolaine le portail altier et dans sa douleur en couvre les panneaux de baisers. S'il était reçu, sans doute quelque émanation l'indisposerait, il chercherait alors un prétexte pour s'en aller, il oublierait des plaintes longuement méditées, il s'accuserait de sottise en comprenant qu'il a fait de sa belle quelque chose de plus qu'une mortelle. C'est ce que n'ignorent pas nos Vénus, aussi mettent-elles grand soin à cacher ces arrière-scènes de leur vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. A quoi bon, si l'esprit sait dévoiler de tels mystères et percer tous ces ridicules ? Et d'ailleurs si la maîtresse a belle âme et aimable commerce, on peut en retour passer outre et faire une concession à l'humaine imperfection.

Ce n'est pas toujours un amour menteur qui fait soupirer la femme, quand elle tient son amant embrassé corps à corps et que ses lèvres humides goutent et distillent la volupté. Souvent elle est sincère, et recherchant des plaisirs partagés, elle provoque son amant à la course d'amour. Pareillement chez les oiseaux, dans les troupes, chez les bêtes sauvages et dans le bétail, la femelle ne céderait point au mâle si l'ardeur de la nature ne mettait en elle cette plénitude qui la rend joyeusement docile aux assauts de l'amour. Et ne connais-tu pas des couples qu'une chaîne de volupté fait vivre dans la torture ? Aux carrefours souvent deux chiens impatients de se séparer tirent de toutes leurs forces en sens contraire sans pouvoir briser les liens trop solides de Vénus. Jamais ils n'affronteraient ce supplice sans l'appât de joies communes capables de les attirer au piège et de les y enchaîner. Ah, oui ! je le redis, il existe une volupté partagée.

Traduction Clouard sur le site <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Lucrece/table.htm>

³ Autre nom d'Athéna.

⁴ Cérès est la déesse romaine de la fécondité, associée à Bacchus ou Dionysos, en latin Liber, dieu de la force génératrice de la nature.

⁵ Divinités de la nature sauvage, modèles de laideur masculine.

Éléments de commentaire :

Lucrece est un philosophe épicurien de la première moitié du 1^{er} s. av. notre ère. Sa seule œuvre connue est le poème philosophique en six livres *Sur la nature*, où il expose en détail la physique d'Épicure et notamment l'atomisme, qui explique le monde par la combinaison d'atomes, sans aucune intervention divine. Au livre IV le philosophe dénonce l'amour, illusion passionnée qui menace la sagesse épicurienne idéale.

- texte à la fois descriptif (les ravages de l'amour) et moral (les pièges de l'amour, la faiblesse des hommes)
- un rare cynisme dans l'assimilation de l'homme à un animal
- antiféminisme traditionnel
- passage célèbre, comme l'ensemble de l'œuvre. Molière a repris l'antépénultième paragraphe dans le *Misanthrope* (tirade d'Éliante, II, 4, v. 711-730).

2. poésie élégiaque : Catulle, poèmes V et VIII (13 + 19 vers)

À Lesbie

Vivons, ma Lesbie, et aimons-nous ; et moquons-nous comme d'un as¹ des murmures de la vieille morose. Le soleil peut mourir et renaître ; nous, lorsqu'une fois est morte la flamme brève de la vie, il nous faut tous dormir dans la nuit éternelle. Donne-moi mille baisers, et puis cent ; puis mille autres, et puis cent ; puis encore mille autres, et puis cent ; puis, après des milliers de baisers, nous en brouillerons le compte pour ne plus le savoir et pour qu'un méchant ne puisse nous jeter un sort² en sachant lui aussi le compte de nos baisers !

Malheureux Catulle, mets un terme à ton ineptie ; ce que tu vois perdu, tiens-le pour perdu. D'éblouissants soleils brillèrent jadis pour toi, lorsque tu accourais aux fréquents rendez-vous d'une femme chère à nos³ cœurs comme aucune ne le sera jamais ; heureux moments signalés par tant d'ébats joyeux : ce que tu voulais, ton amante le voulait aussi. Oh oui, d'éblouissants soleils brillèrent pour toi ! mais maintenant, elle ne veut plus ; toi-même, faible cœur, cesse de vouloir ; ne poursuis pas une amante qui fuit ; ne fais pas le malheur de ta vie. Adieu, femme ! déjà Catulle endure son âme ; il n'ira pas te chercher ni te prier quand tu le repousses. Toi aussi, tu pleureras, lorsque personne ne te priera plus ! Scélérate, sois maudite ! Quel sort t'est réservé ? Qui, maintenant, te recherchera ? Qui te trouvera jolie ? Qui aimeras-tu maintenant ? De quel homme va-t-on dire que tu es la conquête ? Pour qui tes baisers ? De qui vas-tu mordre les lèvres ?... Mais toi, Catulle, tiens bon et endure ton âme !

Traduction Rat, 1931, sur le site http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Catulle_poemes/lecture/1.htm

¹ Petite monnaie

² Les Romains sont très superstitieux

³ Pluriel valant pour le singulier

Éléments de commentaire :

Catulle (84 – v. 54 av. notre ère) est amoureux de Lesbie (nom fictif, allusion savante à Sappho), femme mariée de la haute société, dont les infidélités firent de lui le plus ancien poète romain de l'amour.

- dans le premier poème on observe l'influence épicurienne, l'opposition entre l'intensité du bonheur terrestre et sa brièveté.
- dans le deuxième texte le poète s'adresse à lui-même, à la 2^e puis la 3^e personne ; Lesbie, elle, est traitée à la 3^e puis la 2^e personne.
- un schéma devenu traditionnel : évocation d'un passé heureux, exhortations au renoncement, malédictions pleines de regrets.
- poésie savante malgré les apparences de sincérité : les ressources de la rhétorique au service de la passion.

[haut](#)

3. un poème épique : Virgile, *Énéide*, les amours de Didon (chant IV, extraits).

[*Énée en fuyant Troie aborde à Carthage, gouvernée par la reine Didon ; celle-ci s'éprend de son hôte.*]

(v. 1-30) Cependant la reine, déjà blessée d'un trait mortel, nourrit dans son cœur la plaie qui le dévore et le consume d'un feu secret. Sans cesse la valeur du héros, sans cesse la splendeur de son origine reviennent s'offrir à sa pensée : gravés au fond de son âme, les traits et les discours du prince n'en peuvent être effacés ; et le trouble qui la poursuit éloigne de ses sens le paisible repos.

Le lendemain, l'aurore éclairait la terre des premiers feux du jour, et chassait des cieus l'ombre humide, quand Didon éperdue s'adresse en ces mots à sa sœur bien aimée : « Chère Anna ! quelles terreurs inconnues tourmentent mon sommeil ? Quel est donc cet illustre étranger, nouvel hôte de mes États ? Quelle noble fierté dans son port ! quelle magnanimité ! quels exploits ! Ah, je n'en puis douter, il est du sang des dieux. La crainte trahit les âmes vulgaires : mais lui ! quels assauts soutint son courage ! quels périls surmontés nous retraçait son récit¹ ! Si l'arrêt que j'en ai porté n'était point irrévocable ; si je pouvais subir encore de nouveaux nœuds, quand déjà la mort cruelle a trompé mon premier amour ; si je ne détestais le flambeau de l'hymen et la couche nuptiale, c'était l'unique faiblesse peut-être où Didon pouvait succomber. Je le confesse, ô ma sœur ; depuis le trépas du malheureux Sychée², depuis le jour où la main d'un frère ensanglanta nos Pénates, lui seul a fléchi ma fierté, a fait chanceler ma constance : je reconnais la trace des feux dont j'ai brûlé. Mais que la terre ouvre sous mes pas ses abîmes ; que, de sa foudre, le souverain des dieux me précipite chez les ombres, les pâles ombres de l'Érèbe³, noir séjour de la nuit profonde, si jamais, ô Pudeur, j'ose violer tes lois, ou m'affranchir de tes liens sacrés ! Sychée eut mon premier amour, il aura mes derniers soupirs : que ma flamme le suive, et dorme avec lui dans la tombe ! » Elle dit ; et des torrents de larmes inondent son sein.

Sa sœur Anna lui a conseillé de céder à son amour, dans l'intérêt de Carthage.

(v. 54-85) Ces mots achèvent d'enflammer un cœur déjà brûlant d'amour ; ils y font naître l'espoir et mourir la pudeur. À l'instant elles courent dans les temples, et vont cherchant la paix aux pieds des autels. Là, suivant l'usage antique, elles immolent de jeunes brebis d'élite à Cérès législatrice, au brillant Apollon, à Bacchus père des vendanges, à Junon surtout, protectrice des nœuds de l'hyménée. Une coupe à la main, la belle Didon verse elle-même le vin sacré sur le front d'une blanche génisse, ou rêveuse, en présence des dieux qu'elle invoque, elle marche d'un pas religieux autour des autels fumants du sang des victimes. Chaque jour, elle renouvelle ses offrandes ; chaque jour, les regards attachés sur les flancs ouverts des taureaux, elle consulte d'un œil avide leurs entrailles palpitantes. Ô vaine science des augures ! que font les vœux, que font les temples, aux fureurs d'une amante ? Cependant le feu de l'amour circule dans ses veines ; et son cœur nourrit en secret son incurable blessure. Malheureuse ! elle brûle ; et seule, égarée dans Carthage, elle porte au hasard son aveugle délire. Telle la biche légère, si le trait rapide qui la poursuit au loin à travers les bois de la Crète la perce à l'improviste, et que le fer ailé reste au fond de la plaie à l'insu du chasseur, elle fuit, franchissant dans ses bonds les forêts et les détours du Dicté⁴ : elle fuit, course inutile ! la flèche mortelle la suit, attachée à son flanc.

Tantôt, dès l'aube matinale, elle promène le héros à travers les murs qu'elle élève, lui montre avec orgueil et les richesses de Sidon et ces remparts tout prêts⁵, commence un tendre aveu, s'interrompt et rougit. Tantôt, quand le jour baisse, elle ordonne de nouveaux festins, veut encore entendre, insensée ! le récit des malheurs de Troie, et les écoute encore, suspendue aux lèvres d'Énée. Lorsqu'enfin la nuit les sépare, que Phébé⁶, pâissant à son tour, retire sa lumière, et que le déclin des astres invite au sommeil, seule, elle gémit sous ses portiques silencieux et foule en soupirant le lit désert qu'il a foulé. Absente, elle croit le voir ; absent, elle croit l'entendre. Quelquefois, séduite par une aimable ressemblance, elle presse Iule⁷ dans ses bras : heureuse, si du moins elle pouvait tromper une ardeur qu'elle n'ose avouer !

Vénus et Junon encouragent l'union ; au milieu d'une chasse où Didon a invité Énée, l'orage éclate.

(v. 160-172) Mais la foudre gronde : un bruit effroyable trouble au loin les cieus ; et tout à coup fond sur la terre un déluge de grêle et de pluie. Frappés d'épouvante, l'élite des Tyriens, et la jeunesse troyenne, et le petit-fils de

¹ Énée vient de raconter ses aventures à la reine.

² Premier mari de Didon, tué par le frère de celle-ci

³ Désigne le fond le plus sombre des enfers

⁴ Montagne de Crète

⁵ Didon fortifie Carthage, qui est une colonie de Sidon en Phénicie d'où elle s'est enfuie.

⁶ Désigne la lune

⁷ Fils d'Énée

Vénus⁸ ont cherché dans les champs voisins divers abris contre l'orage ; des torrents écumeux roulent du haut des montagnes. Didon gagne un antre écarté ; le fils d'Anchise y suit la reine. À l'instant la Terre et Junon, Junon qui préside aux nœuds conjugaux, donnent le signal d'hyménée : l'éclair brille, le ciel complice s'allume, et les Nymphes d'alentour font mugir de leurs cris la colline ébranlée. Ce jour, hélas ! fut pour Didon la première cause de ses malheurs, la première cause de sa mort. Ni l'honneur, ni la gloire ne touchent plus son âme : ce n'est plus un feu clandestin qu'elle nourrit dans son cœur : elle affiche le titre d'épouse, et voile du nom d'hymen les faiblesses de l'amour.

Mais Jupiter a rappelé à Énée son devoir : fonder un empire en Italie.

(v. 279-300) À ce prodige, Énée se trouble et demeure interdit : ses cheveux se dressent d'horreur, sa voix expire sur ses lèvres. Il n'aspire plus qu'à fuir ; il brûle d'abandonner un séjour trop aimable, tant cet avis sévère, tant cet ordre imposant des dieux l'ont frappé de terreur. Mais comment faire, hélas ! Où, quand, et par quel détour, préparer à ce fatal départ la reine éperdue ? Que lui dire, et par où commencer ? Son esprit agité prend et rejette au même instant mille résolutions contraires, s'égaré tour à tour en mille projets qui se combattent, et flotte au hasard sans pouvoir se fixer. Dans sa vague inquiétude, le parti le moins brusque lui paraît le plus sage : il appelle Mnesthée, Sergeste et le vaillant Cloanthe⁹ : « Qu'on dispose en secret les nefes ; que les Troyens se rassemblent au rivage ; que chacun s'arme en silence ; et qu'un heureux prétexte déguise les motifs de ces nouveaux apprêts. Lui, pendant que l'infortunée Didon ignore tout encore et ne peut s'attendre à voir rompre de si tendres amours, il tentera de l'aborder, saisira l'heure favorable à la douce persuasion, et prévendra, s'il est possible, un dangereux éclat. » Il dit ; aussitôt ses guerriers s'empresment d'obéir et volent exécuter ses lois.

Mais qui peut tromper une amante ? La Reine a pressenti la ruse et pénétré la première les mouvements qui la menacent : le calme même n'est pas sans alarmes pour elle. Ce fut encore l'impitoyable Renommée qui vint annoncer à la malheureuse Didon l'armement des navires et l'instant prochain du départ. La fureur la transporte : égarée, l'œil en feu, elle court échevelée dans la ville tout entière.

Les reproches de Didon laissant Énée inflexible, elle fait élever un bucher, sur lequel elle se tue au moment du départ de la flotte.

(v. 663-705) Didon parlait encore ; et ses compagnes, au milieu de ces tristes plaintes, la voient tomber sous le glaive ; elles voient l'horrible acier fumant du coup mortel, et ses mains sanglantes étendues sans mouvement. Un cri d'effroi perce les voutes du palais : soudain la Renommée court, semant le trouble et le deuil dans la ville en alarme ; partout les foyers retentissent de gémissements, de sanglots : les femmes échevelées poussent de longs hurlements, l'air mugit, frappé de clameurs épouvantables. On dirait qu'envahie par d'insolents vainqueurs, Carthage entière ou l'antique Sidon¹⁰ s'écroule, et que les flammes déchainées dévorent en roulant et les demeures des hommes et les temples des dieux.

À ce bruit lamentable, Anna, effarée, tremblante, accourt d'un pas précipité, se déchire le visage, se meurtrit la poitrine, et, fendant la foule éplorée, cherche Didon mourante et l'appelle à grands cris : « Le voilà donc, ô ma sœur, ce mystérieux sacrifice ! vous abusiez ma tendresse ! ce bucher¹¹, ces feux, ces autels, voilà ce qu'ils me préparaient ! Et c'est ainsi que vous m'abandonnez ! l'avez-vous pu, Didon ? votre sœur vous semblait-elle indigne de vous suivre au tombeau ? Que ne m'appeliez-vous à partager votre trépas ? le même fer eût terminé nos douleurs, le même instant nous eût plongées dans la tombe. Malheureuse ! je dressais de mes mains ce lugubre appareil ; j'invoquais d'une voix crédule les divinités de nos pères, pour que ce lit de mort, cruelle ! vous reçût expirante, tandis que j'étais loin de vous ! Ah ! c'est moi qui vous ai perdue, ma sœur : avec vous c'en est fait de moi, c'en est fait et du peuple et des grands, c'en est fait de Carthage. Donnez, que d'une eau limpide je lave ta blessure ; et s'il erre encore sur ta bouche un dernier soupir, que la mienne au moins le recueille ! » Tels étaient ses discours ; et déjà parvenue au faite du bucher, elle serrait dans ses bras sa sœur presque sans vie, la réchauffait contre son cœur en la baignant de larmes, et séchait du pan de sa robe le sang noir de la plaie. Soins superflus ! la reine entrouvre avec effort ses paupières appesanties, et sa faiblesse les referme aussitôt : le sang échappe, en bouillonnant, de son sein déchiré. Trois fois soulevant sa tête languissante, elle se dresse, appuyée sur un bras qui chancelle : trois fois elle retombe sur la couche homicide, cherche aux cieux d'un œil égaré la lumière du jour, la rencontre et gémit.

⁸ Les Tyriens sont ici les Carthaginois, les Troyens les compagnons d'Énée, et celui-ci est le fils de Vénus et du mortel Anchise (ligne suivante).

⁹ Compagnons d'Énée.

¹⁰ Voir note 5.

¹¹ Didon a fait construire le bucher sous prétexte de brûler les objets laissés par Énée.

Alors, touchée de ses longues souffrances et de sa pénible agonie, la puissante Junon fait descendre Iris¹² de l'Olympe, pour terminer la lutte de cette âme infortunée et l'affranchir des liens terrestres. Car Didon périssant victime non de la loi commune ou du courroux des dieux mais d'une mort précoce et d'une fureur soudaine, Proserpine n'avait pas encore détaché de son front le cheveu fatal ni dévoué sa tête au monarque du Styx¹³. Ainsi donc Iris, déployant dans les airs ses ailes humides de rosée que l'éclat du soleil nuance de mille couleurs diverses, la brillante Iris fend les nues et suspend son vol au-dessus de la reine. « Je porte à Pluton, dit-elle, ce tribut qu'il attend : c'est Junon qui l'ordonne. Sois libre de ta prison mortelle. » À ces mots, sa main tranche le cheveu d'or. Aussitôt la chaleur abandonne le corps qu'elle animait, et sa vie fugitive s'exhale dans les airs.

Traduction de Guerle, 1825, sur le site [wikisource](https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Sixieme_Livre_de_l%27Eneide)

¹² Messagère attachée à Junon.

¹³ Le dieu des morts Pluton, dont Proserpine est l'épouse.

Éléments de commentaire :

- encore un texte très célèbre, référence de beaucoup d'autres sur le malheur de la femme abandonnée
- l'épopée : noblesse des personnages et des sentiments, interventions des dieux
- ambigüité du comportement d'Énée : certes amoureux, il n'est pas tout à fait dénué de scrupules, et sa mission lui est imposée par les dieux.
- discrète mais réelle moralité : Didon est punie parce qu'elle est coupable d'aimer hors le mariage et de rompre son vœu de fidélité à son premier époux
- un suicide courageux, à la façon stoïcienne admirée des Romains
- les deux héros se rencontreront une dernière fois aux Enfers (*Énéide* VI, 450-476).



Fresque de Pompéi (1^{er} s. de notre ère). Image [wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fresque_de_Pomp%C3%A9i).

4. une correspondance privée : Pline le jeune à sa femme Calpurnia

[Pline, avocat et homme politique, vient de se marier, pour la troisième fois, avec la jeune Calpurnia]

[Livre 4, lettre 19] - Caius Pline salue sa chère Calpurnia Hispulla¹

Vous² êtes un modèle d'affection familiale, vous avez chéri un frère excellent d'une tendresse égale à celle dont il vous entourait, vous aimez sa fille comme la vôtre et vous ne lui témoignez pas seulement des sentiments de tante, mais vous lui rendez l'amour d'un père qu'elle a perdu; aussi éprouverez-vous la plus grande joie, j'en suis certain, d'apprendre qu'elle se montre digne de son père, digne de vous, digne de son grand-père. En elle la plus vive intelligence s'allie à la plus parfaite conduite ; elle m'aime, et c'est une preuve de sa vertu. Elle a de plus le goût des lettres, que lui a inspiré son amour pour moi. Mes écrits sont dans ses mains, elle les lit et les relit, et même les apprend par cœur. Que d'inquiétude dans son cœur, quand je suis sur le point de plaider ! Quelle joie, quand c'est fini ! Elle charge des messagers de lui rapporter les applaudissements, les acclamations que j'ai soulevées, le succès que j'ai obtenu dans mon affaire. Ou bien, si parfois je fais une lecture publique³, elle se tient à proximité, dissimulée derrière une tenture, et recueille d'une oreille avide les louanges que je reçois. Elle chante même mes vers en s'accompagnant de la lyre, instruite non par un artiste, mais par l'amour, le meilleur de tous les maîtres.

C'est pourquoi j'ai le plus ferme espoir que l'accord de nos cœurs durera et se fortifiera de jour en jour. Car ce n'est pas la jeunesse ou la beauté, qui peu à peu passent et s'évanouissent, mais la gloire qu'elle aime en moi. Et l'on ne saurait attendre moins de celle que vos soins ont formée, que vos leçons ont instruite, qui dans votre fréquentation n'a eu sous les yeux que des exemples de vertu et d'honneur, qui enfin a appris à m'aimer en m'entendant louer de votre bouche. Car, respectant ma mère comme la vôtre même, vous ne cessiez, dès mon enfance, de me diriger, de m'encourager par vos éloges, de me présager que je serais un jour tel que ma femme me voit aujourd'hui. Aussi rivalisons-nous de reconnaissance envers vous, moi de me l'avoir donnée, elle de m'avoir donné à elle, nous ayant si bien choisis l'un pour l'autre. Adieu.

Traduction Sicard, 1954, sur le site http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Pline_le_jeune_lettresIV/

[Livre 6, lettre 4] - Pline à Calpurnie.

Jamais je ne me suis tant plaint de mes occupations que lorsqu'elles ne m'ont permis ni de vous accompagner quand votre santé vous obligea de partir pour la Campanie, ni de vous suivre immédiatement après votre départ. C'est surtout alors que j'eusse désiré d'être avec vous pour juger par mes yeux si vos forces revenaient, si ce corps délicat se rétablissait, et comment enfin votre tempérament se trouvait des plaisirs de la solitude et de la fertilité du pays. Quand vous vous porteriez bien, je ne supporterais qu'avec peine votre absence : car rien n'inquiète et ne tourmente plus que de ne recevoir quelquefois aucune nouvelle de la personne qu'on aime le plus tendrement. Mais votre absence et votre maladie me jettent dans une profonde perplexité. Je crains tout ; je me forge mille chimères ; et, comme il arrive quand on est dominé par les alarmes, je suppose toujours ce que je redoute le plus. Je vous prie donc instamment de prévenir mes inquiétudes par une et même par deux lettres chaque jour. Je serai plus tranquille tant que je lirai ; mais je retomberai dans mes premières inquiétudes dès que j'aurai lu. Adieu.

[Livre 6, lettre 7] - Pline à Calpurnie.

Vous me dites que mon absence vous cause beaucoup d'ennui, que votre unique consolation est de lire mes ouvrages et souvent même de les mettre à ma place auprès de vous. Vos regrets me flattent, et la manière dont vous les calmez ne me flatte pas moins. De mon côté, je relis vos lettres et les reprends de temps en temps comme si je venais de les recevoir ; mais elles ne servent qu'à rendre plus vif le chagrin que j'ai de ne point vous voir. Quelle douceur ne doit-on point trouver dans la conversation d'une personne dont les lettres ont tant de charmes ! Ne laissez pas pourtant de m'écrire souvent, quoique ce plaisir ne soit pas pour moi sans tourment. Adieu.

Traduction De Sacy et al., 1920, sur le site http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Pline_le_jeune_lettresVI/

[Livre 7, lettre 5] - Pline à Calpurnie.

On ne saurait croire à quel point je souffre de votre absence, d'abord parce que je vous aime, ensuite, parce que nous n'avons pas l'habitude d'être séparés. De là vient que je passe une grande partie des nuits à penser à vous ; que, pendant le jour et aux heures où j'avais coutume de vous voir, mes pieds, comme on dit, me portent d'eux-mêmes à votre appartement ; et que, ne vous y trouvant pas, j'en reviens aussi triste et aussi honteux que si l'on

¹ Il s'agit de la tante de la jeune épouse.

² En latin c'est la 2^e personne du singulier qui est employée, quel que soit le niveau social de l'interlocuteur.

³ Dans la *recitatio* l'auteur d'une œuvre littéraire en fait la lecture devant un public choisi, dont il attend les réactions.

m'avait refusé la porte. Le seul temps où je suis affranchi de ces tourments, c'est lorsque, au barreau, les affaires de mes amis viennent m'accabler. Jugez quelle est la vie d'un homme qui ne trouve de repos que dans le travail, de soulagement que dans les tourments et les fatigues. Adieu.

Traduction De Sacy et al., 1920 sur le site http://agoraclass.fitr.ucl.ac.be/concordances/Pline_le_jeune_lettersVII/

Éléments de commentaire :

Pline, dit « le jeune » pour le distinguer de son oncle Pline l'ancien, vécut de 61 à 113 de notre ère et laissa 10 livres de lettres sur toutes sortes de sujets, soigneusement écrites pour être publiées.

- le mariage de Pline avec Calpurnia semble dater de l'an 103 ; on voit comme il a été arrangé par la famille.
- un portrait conjugal exemplaire : Calpurnia est l'épouse modèle, mais ce qu'on apprend d'elle reste indirect.
- les occupations de la femme d'un lettré noble et riche.
- dans d'autres lettres (livre VIII, lettres 10 et 11) on apprendra que Calpurnia a fait une fausse couche due à sa jeunesse. Il semble qu'elle n'ait pas eu d'enfant avant la mort de son mari.



Marbre du début du 2^e s. de notre ère. Image [wikipedia](#)



Jeune fille avec un stylet et des tablettes de cire.
Peinture de Pompéi, milieu du 1^{er} s. de notre ère. Image [wikipedia](#).

[haut](#)

5. un passage de l'histoire romaine : dans les *Annales* de Tacite, les amours agitées de Néron et de Poppée

[Un exemple célèbre des excès de l'empereur Néron, selon l'historien Tacite]

(Livre 13, chapitres 45-46) Il y avait à Rome une femme nommée Sabina Poppée : fille de Titus Ollius, elle avait pris le nom de son aïeul maternel Poppéus Sabinus, dont la mémoire plus illustre brillait des honneurs du consulat et du triomphe ; car Ollius n'avait pas encore rempli les hautes dignités quand l'amitié de Séjan¹ le perdit. Rien ne manquait à Poppée, si ce n'est une âme honnête. Sa mère, qui surpassait en beauté toutes les femmes de son temps, lui avait transmis tout ensemble ses traits et l'éclat de son nom. Ses richesses suffisaient à son rang ; son langage était poli, son esprit agréable. Cachant sous les dehors de la modestie des moeurs dissolues, elle paraissait rarement en public, et toujours à demi voilée, soit pour ne pas rassasier les regards, soit qu'elle eût ainsi plus de charmes. Prodigue de sa renommée, elle ne distingua jamais un amant d'un époux, indépendante de ses affections comme de celles d'autrui et portant où elle voyait son intérêt ses changeantes amours. Elle était mariée au chevalier² romain Rufius Crispinus, dont elle avait un fils, lorsqu'Othon la séduisit par sa jeunesse, son faste et la réputation qu'il avait d'être le favori le plus aimé de Néron. L'adultère fut bientôt suivi du mariage.

Othon ne cessait de vanter à Néron la beauté et les grâces de son épouse, indiscret par amour ou voulant peut-être allumer les désirs du prince, dans l'idée que la possession de la même femme serait un nouveau lien qui assurerait son crédit. Souvent on l'entendit répéter, en quittant la table de César³, "qu'il allait revoir ce trésor accordé à sa flamme, cette noblesse, cette beauté, l'objet des vœux de tous, la joie des seuls favoris du sort." De telles amorces eurent bientôt produit leur effet. Admise au palais, Poppée établit son empire par les caresses et la ruse : elle feint de ne pouvoir maîtriser son ardeur, d'être éprise de la figure de Néron ; puis quand elle voit que la passion du prince est assez vive, elle prend de la fierté ; s'il veut la retenir plus d'une ou deux nuits, elle représente "qu'elle a un époux, et qu'elle ne peut renoncer à son mariage. Othon tient son coeur enchainé par un genre de vie que personne n'égale ; c'est lui dont l'âme est grande, le train magnifique, c'est chez lui qu'elle voit un spectacle digne du rang suprême ; tandis que Néron, amant d'une vile esclave et captif sous les lois d'Acté⁴, n'a retiré de ce commerce ignoble rien que de bas et de servile." Othon fut exclu d'abord de l'intimité du prince, puis de sa cour et de sa suite ; enfin, pour éloigner de Rome un rival importun, on l'envoya gouverner la Lusitanie⁵. Il y resta jusqu'à la guerre civile⁶ et fit oublier par une vie pure et irréprochable ses premiers scandales, sans frein dans la condition privée, plus maître de lui dans le pouvoir.

(Livre 14, chapitre 1) Sous le consulat de Caius Vipstanus et de Fontéius⁷, Néron ne différa plus le crime qu'il méditait depuis longtemps. Une longue possession de l'empire avait affermi son audace, et sa passion pour Poppée devenait chaque jour plus ardente. Cette femme, qui voyait dans la vie d'Agrippine⁸ un obstacle à son mariage et au divorce d'Octavie⁹, accusait le prince et le raillait tour à tour, l'appelant un pupille, un esclave des volontés d'autrui, qui se croyait empereur et n'était pas même libre. "Car pourquoi différer leur union ? Sa figure déplaît apparemment, ou les triomphes de ses aïeux¹⁰, ou sa fécondité et son amour sincère ? Ah! l'on craint qu'une épouse du moins ne révèle les plaintes du sénat offensé et la colère du peuple, soulevée contre l'orgueil et l'avarice d'une mère ? Si Agrippine ne peut souffrir pour bru qu'une ennemie de son fils, que l'on rende Poppée à celui dont elle est la femme : elle ira, s'il le faut, aux extrémités du monde ; et, si la renommée lui apprend qu'on outrage l'empereur, elle ne verra pas sa honte, elle ne sera pas mêlée à ses périls." Ces traits, que les pleurs et l'art d'une amante rendaient plus pénétrants, on n'y opposait rien : tous désiraient l'abaissement d'Agrippine, et personne ne croyait que la haine d'un fils dût aller jamais jusqu'à tuer sa mère.

(Livre 16, chapitre 6) Après la fin des jeux¹¹ mourut Poppée, victime d'un emportement de son époux dont elle reçut, étant enceinte, un violent coup de pied ; car je ne crois pas au poison, dont plusieurs écrivains ont parlé moins par conviction que par haine : Néron désirait des enfants et il avait le coeur vivement épris de sa femme. Le corps de

¹ Dignitaire exécuté pour avoir comploté contre l'empereur Tibère.

² Classe sociale très riche mais moins noble que les sénateurs.

³ Surnom de tous les empereurs, considérés comme descendants de Jules César. Désigne ici Néron.

⁴ Nom d'une esclave dont Néron était amoureux à cette époque.

⁵ Ancien nom du Portugal, où Othon resta de 58 à 68.

⁶ Période où, à la mort de Néron, trois empereurs dont Othon se disputèrent le pouvoir (années 68-69).

⁷ Les Romains désignent les années par le nom des deux consuls qui sont en poste ; il s'agit ici de l'année 59.

⁸ Mère de Néron, très influente d'abord puis assassinée par son fils, la même année.

⁹ Épouse de Néron depuis l'an 53, elle sera répudiée puis assassinée en 63.

¹⁰ Allusion à son grand-père qui remporta le triomphe militaire en l'an 26.

¹¹ Fêtes publiques où Néron se produisit sur scène, au grand scandale de Tacite.

Poppée ne fut point consumé par le feu, suivant l'usage romain ; il fut embaumé à la manière des rois étrangers, et porté dans le tombeau des Jules¹². On lui fit cependant des funérailles publiques, et le prince, du haut de la tribune, loua la beauté de ses traits, la divinité de l'enfant dont elle avait été mère, et les autres dons de la fortune¹³, ses uniques vertus.

Traduction Burnouf, 1859, sur le site <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/tacite/table.htm>

Complément : Suétone, *Vie de Néron*, 35

...Néron épousa Poppée douze jours après qu'il eut répudié Octavie, et l'aima passionnément ; ce qui ne l'empêcha pas de la tuer d'un coup de pied, parce qu'étant enceinte et malade elle lui avait reproché trop vivement d'être rentré tard d'une course de chars. Elle lui avait donné une fille nommée Claudia Augusta qui mourut en bas âge.

Traduction Nisard, 1855, sur le site <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/SUET/NERO/plan.html>

¹² Jules César et ses descendants

¹³ Pour les Romains c'est une déesse, particulièrement versatile.

Éléments de commentaire :

Les *Annales* de l'historien Tacite (né vers 57, mort après 117 de notre ère) décrivent année par année les événements de l'empire entre 14 et 68 de notre ère. Tacite est un moraliste pour qui les vices des empereurs doivent être dénoncés, et il s'attaque avec virulence à Néron et sa cour.

- la confrontation du texte de Tacite et de celui de Suétone (biographe à peine plus jeune) montre les visées de l'historien : l'amour est le prétexte de l'ambition et du pouvoir, il révèle les faiblesses de Néron qui se laisse pousser aux crimes les plus condamnables.
- art du récit : mélange de récit explicatif, de citations au style indirect et de commentaires sévères ; art de la formule concise ou antithétique.

[haut](#)

6. une biographie romancée : les amours d'Alexandre (Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le grand*)

Alexandre et Thalestris (VI, 5)

[*Alexandre en route vers l'Inde passe en Hyrcanie, au sud-est de la mer Caspienne, en 328 av. notre ère.*]

Non loin des frontières de l'Hyrcanie, étaient les Amazones, nation qui habitait la plaine de Thémiscyre, sur les bords du fleuve Thermodon. Elle avait pour reine Thalestris, qui commandait à tous les peuples situés entre le mont Caucase et le fleuve du Phase¹. Cette femme, brulant du désir de voir le roi, sortit de ses États ; et, comme elle n'était plus qu'à peu de distance, elle envoya des messagers à Alexandre pour lui faire savoir qu'une reine curieuse de le visiter et de le connaître venait le trouver. Le roi lui ayant aussitôt permis d'approcher, elle fit rester en arrière le reste de sa suite, et s'avança, accompagnée de trois cents femmes. Dès qu'elle aperçut le roi, elle sauta toute seule à bas de son cheval, tenant deux javelots dans sa main droite. Le vêtement des Amazones ne leur couvre pas tout le corps : du côté gauche, elles ont le sein découvert ; le reste est voilé, mais sans que toutefois le pan de leur robe, relevé par un nœud, descende au-dessous des genoux. Elles conservent une de leurs mamelles², pour nourrir leurs enfants quand ce sont des filles ; la droite est brûlée pour qu'elles puissent plus facilement bander leur arc et lancer la flèche. Thalestris considérait le roi sans se troubler ; elle parcourait des yeux sa personne, qui ne répondait nullement à la renommée de ses exploits ; car les Barbares sont pleins de respect pour la majesté des formes, et ils ne croient capables de grandes choses que ceux que la nature a favorisés d'un extérieur remarquable. Interrogée si elle avait quelque chose à demander, elle avoua sans hésitation qu'elle était venue pour avoir des enfants avec le roi : elle était bien digne, disait-elle, de lui donner des héritiers de son empire ; si l'enfant était du sexe féminin, elle le garderait ; s'il était de l'autre sexe, elle le rendrait à son père. Alexandre lui ayant demandé si elle voulait faire la guerre avec lui, elle s'en excusa, en disant qu'elle avait laissé son royaume sans défense, et insista pour qu'il ne la laissât pas partir sans avoir rempli son espoir. La passion de cette femme, plus ardente que celle du roi, le décida à s'arrêter quelque temps : treize jours lui furent donnés pour la satisfaction de ses désirs ; après quoi elle partit pour son royaume, et Alexandre pour la Parthiène.

¹ Fleuve de Colchide (actuelle Géorgie) ; c'est aussi le pays de Médée.

² C'est le sens étymologique du mot amazone en grec : a-mazôn = sans sein.

Alexandre et Roxane (VIII, 4)

[*Toujours en chemin vers l'Inde, Alexandre passe en l'an 327 av. notre ère en Bactriane.*]

(Oxyartès)³ avait préparé, pour recevoir le roi, un festin où régnait toute la magnificence asiatique. Occupé d'en faire les honneurs avec beaucoup de recherche, il fit amener trente jeunes vierges de nobles familles, et parmi elles sa propre fille, nommée Roxane, qui à une beauté merveilleuse unissait des grâces bien rares chez les Barbares. Quoiqu'environnée d'une troupe de beautés choisies, elle attira sur elle tous les regards, ceux du roi surtout, qui déjà ne commandait plus si bien à ses passions au milieu des faveurs de la fortune, dont les mortels ne savent jamais assez se garder. Aussi ce même prince, qui avait vu l'épouse de Darius⁴ et ses filles, auxquelles nulle femme hormis Roxane ne pouvait être égalée en beauté, sans éprouver d'autres sentiments que ceux d'un père, se laissa-t-il aller à un fol amour pour une jeune fille de bien humble naissance auprès de l'éclat du sang royal ; et on l'entendit dire hautement qu'il importait à l'affermissement de son empire que les Macédoniens⁵ et les Perses se mêlassent par des mariages ; que c'était le seul moyen d'ôter et la honte aux vaincus et l'orgueil aux vainqueurs. Achille même dont il descendait ne s'était-il pas uni à une captive⁶ ? Qu'on se gardât donc de croire qu'il se déshonorait en voulant contracter une pareille alliance.

Le père accueillit ses paroles avec les transports d'une joie inespérée ; et le roi, dans l'entraînement de son ardente passion, fit apporter un pain, selon la coutume de son pays ; c'était là chez les Macédoniens le gage le plus sacré de l'union conjugale : on le coupait en deux avec une épée et chacun des futurs époux en goûtait. Sans doute les premiers législateurs de cette nation, en choisissant cet aliment simple et peu couteux, ont voulu enseigner à ceux qui associent leur fortune de combien peu ils doivent se contenter. C'est ainsi que le maître de l'Asie et de l'Europe s'unit par le mariage à une femme amenée en spectacle au milieu des jeux d'un festin, et que, du sein d'une captive, dut naître l'héritier destiné à régner sur un peuple de vainqueurs⁷. Ses amis avaient honte de le voir, au milieu des vins et des mets, se choisir un beau-père dans la nation conquise ; mais toute liberté ayant disparu depuis le meurtre de Clitus⁸, ils donnaient l'air de l'approbation à leur visage, l'instrument de flatterie le plus complaisant.

Traduction Trognon, sans date, sur le site http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/QuintCurce_AlexVIII/lecture/default.htm

³ L'un des princes locaux. La Bactriane dépendait de l'empire perse ; c'est aujourd'hui le nord de l'Afghanistan.

⁴ Darius III, roi de Perse vaincu par Alexandre en 330. Plus tard Alexandre épousera l'une de ses filles, que Roxane fera assassiner.

⁵ Peuple grec dont sont originaires Alexandre et ses principaux officiers et soldats.

⁶ La Troyenne Briséis, dont les malheurs sont racontés au début de *L'Iliade*.

⁷ Roxane eut deux fils ; le premier mourut très tôt, le deuxième, né peu après la mort de son père en 323, fut assassiné en 310.

⁸ Officier et ami d'Alexandre, tué par celui-ci qui ne supportait plus ses reproches.

Éléments de commentaire :

Quinte-Curce est un historien romain du 1^{er} s. de notre ère, auteur d'une *Histoire d'Alexandre le grand* en dix livres. La variété de son écriture rapproche le récit du roman, même si les aspects historiques restent valables.

- deux femmes très contrastées : Thalestris agit et commande, Roxane n'est qu'un nom et une beauté.
- une légende historicisée sur les Amazones, sans recul par rapport aux invraisemblances.
- au contraire le commentaire moralisant prend le pas sur la description dans le 2^e passage.
- faiblesses du héros : il se laisse manipuler par Thalestris, puis par le père de Roxane.
- deux aspects de l'amour : « eugénisme » pour Thalestris, passion déraisonnable d'Alexandre pour Roxane.

[haut](#)



La rencontre d'Alexandre et des Amazones.
Extrait de *La vraye histoire du bon roi Alixandre*, début du 15^e s.
Image [wikipedia](#).

7. éloge funèbre d'une dame romaine

[*Texte d'une inscription funéraire anonyme gravée entre 8 et 2 av. notre ère, remarquable par la longueur et le contenu. Le citoyen romain dédicataire veut honorer la vie et l'héroïsme de sa femme.*]

(colonne 1, l. 27-36) Ils sont rares de nos jours les mariages d'une aussi longue durée que le nôtre, dont la mort seule a terminé le cours, et qui n'ont point été dissous par le divorce ! Nous avons prolongé notre union jusqu'à sa quarante et unième année, sans le moindre nuage entre nous. Plût aux dieux que mon destin eût seul mis fin à ce bonheur, consacré par le temps, et qu'il était plus juste de voir cesser par la mort du plus âgé que par la tienne !

Rappellerai-je les dons précieux de tes qualités privées ? Ta pudeur, ta déférence, ta douceur, ta facilité de caractère, l'assiduité de ton travail de la laine, ta religion éclairée, ton élégance sans prétention, la modération de toutes tes habitudes ? Ai-je besoin de parler de ton attachement à tes proches, de ton affection pour ta famille, de ton respect pour ma mère, que tu honorais comme la tienne même, du soin que tu as pris de sa tombe, à l'égal de ce que tu as fait pour tes père et mère, et des autres innombrables vertus qui te sont communes avec les dames romaines les plus soigneuses de leur réputation ? Je ne veux louer ici et revendiquer pour toi que les qualités qui te sont propres, celles dont nul autre que moi n'a trouvé de pareilles, ou, si l'on en vit autre part, dont le sort a ménagé rarement la rencontre aux mortels.

L'auteur a été victime de la guerre civile entre partisans et adversaires d'Octave, le futur empereur Auguste ; il a dû se cacher, protégé par sa femme.

(colonne 2, l. 1-10) Je ne suis pas moins redevable à toi qu'à César¹ lui-même. En protégeant ma vie, tu préparais les voies à sa clémence, car, si tu n'avais assuré mon salut, sa générosité se fût en vain prononcée en ma faveur. Je dois donc autant à ton pieux dévouement qu'à sa magnanimité.

Évoquerai-je ici le souvenir de nos tourments intérieurs et de nos secrètes tribulations ? Dirai-je comment j'ai maintes fois échappé à des périls imminents, grâce à des avis parvenus par tes soins ? Combien souvent tu m'as courageusement sauvé d'une témérité, ou préparé des asiles plus tard dans ma détresse ? Je dois comprendre dans ma gratitude et ta sœur et son époux, complices de tes soins et associés dans le danger commun du dévouement à un proscrit. Je n'en finirais pas si je voulais tout dire. Il me suffit, et il suffit à ta mémoire, que je professe ici ce que je dois à la retraite salubre que tu m'as ménagée.

(colonne 2, l. 25-fin) La paix de l'univers² étant assurée et la république rétablie³, des jours paisibles et fortunés se levèrent pour nous. Nous désirions avoir des enfants que le sort nous avait refusés jusqu'alors. Si la fortune nous avait souri sur ce point, que nous eût-il manqué ? Mais un destin contraire nous en ôtait l'espérance. Ici je passerai sous silence les agitations de ton âme et les rêves dont ton inquiétude se nourrit. Ton affectueuse sollicitude serait digne d'être admirée chez toute autre femme, mais elle ne fut, chez toi, que l'application ordinaire de tes autres vertus.

Désespérant de ta fécondité, et désolée de me voir sans enfants, tu voulus mettre un terme à mon chagrin, et, craignant de perpétuer mes regrets par la persistance d'un mariage stérile, tu me proposas le divorce⁴, offrant de céder la place à une autre épouse plus féconde dans le seul but d'assurer mon bonheur. Tu voulais donner une preuve éclatante de la tendresse connue de nos sentiments en cherchant toi-même cette épouse digne de moi, dont tu aurais traité les enfants comme les tiens ; tu renonçais à reprendre ton patrimoine personnel et à séparer ce qui avait été confondu entre nous jusqu'à ce jour ; tous les biens seraient restés à ma disposition, et, si je l'eusse accepté, tu aurais même contribué par ton travail et tes soins à la prospérité commune. Rien n'eût été changé, si ce n'est que tu m'aurais rendu désormais les offices d'une sœur ou d'une belle-mère affectueuse.

Je dois le confesser : irrité d'une telle proposition, j'eus de la peine à contenir mon courroux et à rester maître de moi. Je ne pouvais te pardonner d'avoir conçu l'idée de nous séparer avant que la nature nous en eût imposé la loi, et je ne comprenais point que vivante encore tu ne fusses pas mon épouse, toi qui pendant les jours de l'exil avais été ma compagne fidèle et inséparable. Étais-je donc si passionné de paternité et des enfants m'étaient-ils si nécessaires que je voulusse manquer à la foi promise et changer un bonheur certain pour une satisfaction douteuse ? Mais passons. Tu demeuras auprès de moi, car je ne pouvais céder à ta proposition sans me déshonorer et faire notre malheur à tous deux. Pour toi, quoi de plus digne de mémoire que cette généreuse pensée de satisfaire mon désir, et,

¹ En tant que fils adoptif de Jules César (mort en 44), Octave est appelé César, comme le seront après lui tous les empereurs.

² « L'univers » désigne l'empire romain.

³ C'est en l'an 27 qu'Auguste stabilisa définitivement son pouvoir, toujours officiellement républicain même s'il était monarchique en réalité.

⁴ Le divorce était facile à obtenir par consentement mutuel.

ne pouvant me donner toi-même des enfants, de vouloir me ménager par un autre mariage et par ton entremise même la possibilité d'être père avec une autre épouse ?

Plût aux dieux que, restant unis, nous eussions avancé dans la vie jusqu'à ce que moi, le plus vieux, je fusse arrivé au terme de mes jours, soutenu par tes soins et mourant dans tes bras, après adopté une fille qui m'eût remplacé auprès de toi. Mais tu m'as précédé dans la tombe, me laissant la douleur, le deuil, les regrets et le triste sort de vivre seul. J'accommoderai mon existence selon tes intentions et j'adopterai celle que tu préparais à cette destinée. A toutes tes pensées je veux me conformer : mais, pour aujourd'hui, laisse-moi dire tes louanges qui seront la preuve de mes regrets et le témoignage de tes droits à une mémoire immortelle. Les exemples de ta vie ne seront pas inutiles ! Protégé par ta bonne renommée, ferme comme ton âme et instruit par tes actes mêmes, je résisterai à la mauvaise fortune qui ne m'aura point tout ôté, si elle permet que mes regrets augmentent la gloire de ton nom. Mais avec toi j'ai perdu le calme de mon esprit ; tu n'es plus là pour être mon témoin et mon soutien dans les périls ; je demeure brisé par le malheur et me sens incapable d'y résister. La nature accablée m'en refuse les forces. Noyé dans la douleur, je ne trouve plus d'équilibre pour mon âme. Repassant en mémoire mes anciennes infortunes et le sort que l'avenir me réserve, je perds toute espérance. Privé d'un si grand et si constant appui, et plein de ton souvenir, j'ai moins foi à la résignation qu'à la peine éternelle de mon affliction.

La conclusion de ce discours sera que tu as tout mérité, et que je reste avec le chagrin de n'avoir pu tout te donner. Tes désirs ont été toujours ma loi suprême ; ce qu'il me sera permis de leur accorder encore, je n'y manquerai pas.

Que tes dieux mânes⁵ assurent et protègent ton repos !

Traduction V. Cucheval, [Histoire de l'éloquence romaine...](#), Paris, 1893, modifiée

⁵ Les mânes sont les dieux du monde des morts qui protègent l'âme des défunts.

Éléments de commentaire :

Le texte nous est parvenu en plusieurs fragments. Il devait faire au total environ 180 lignes, dont 130 sont plus ou moins complètement conservées, gravées sur deux colonnes de marbre d'environ 2,60 sur 0,9 m. (voir une [image](#) partielle). Le nom des personnages reste inconnu.

- un témoignage historique de première main : la période trouble des guerres civiles, la place de la femme dans le couple romain, les drames de la vie privée.
- le portrait d'une femme et d'un couple : sensibilité, dévouement, deuil, mémoire.
- un exemple d'éloge funèbre : pour décrire la réalité et en conserver le souvenir, un genre littéraire codifié.

Synthèse : thèmes et éléments de recherches

1. lecture des textes anciens :
 - l'amour, formes et évolution (la passion, le coup de foudre, le rapport avec le mariage, la sensibilité, la différence homme-femme...)
 - les personnages : âge, caractéristiques physiques, évolution
 - le personnage et la société : les catégories sociales, les distinctions sociales, sexuelles
 - les genres littéraires : le roman ancien comme creuset des genres traditionnels
2. pour une lecture des textes modernes à la lumière des textes anciens :
 - permanence et évolution des genres littéraires
 - modernité durable de certains textes fondateurs
 - les personnages : permanence de la sensibilité ?
 - le roman et ses personnages : de la fatalité à la liberté